

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC A MONTRÉAL

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE EN SCIENCE POLITIQUE

par

GUY COURTEMANCHE

LES ENJEUX THÉORIQUES ET POLITIQUES  
DE LA RÉVISION DE L'HISTOIRE EN U.R.S.S.

SEPTEMBRE 1990

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier sincèrement ma directrice de mémoire, Madame Micheline de Sève, pour sa gentillesse, ses encouragements et sa disponibilité dans les moments difficiles de la rédaction de ce texte.

## RÉSUMÉ

La révision de l'histoire officielle de l'U.R.S.S. est le sujet de cette recherche. Les débats qu'elle provoque dans les journaux et périodiques soviétiques montrent qu'elle revêt un caractère fondamental à l'heure de la perestroïka. Ainsi, la révision du passé soviétique annonce la fin du système totalitaire dans ce pays.

Dans le totalitarisme soviétique, l'histoire occupe une place de choix. Un pouvoir qui se proclame issu des déterminations historiques se sert de celle-ci pour légitimer ses actions, car il exerce le monopole sur l'interprétation des faits qui peuplent le passé. Une certaine vision du marxisme (téléologique) permet au pouvoir totalitaire de se présenter comme indispensable.

Les raisons qui motivent le débat autour du réexamen de l'histoire soviétique sont nombreuses. Ceux qui l'encouragent, et ce depuis l'ère brejnevienne, croient qu'elle exorcisera et activera une société déracinée et meurtrie par des décennies de terreur. Mais la "clique conservatrice" refuse catégoriquement que l'histoire soit laissée entre les mains des réformateurs qui désirent salir le "glorieux passé" de ce pays.

Les réhabilitations de Nicolas Boukharine et de Léon Trotsky (anticipée) sont fondamentales, car elles corrodent l'édifice idéologique soviétique. Ces deux anciens "ennemis du peuple" qui avaient des opinions politiques différentes de celles de Staline, reprennent leur droit de parole dans une U.R.S.S. résolument plus encline à accepter un certain pluralisme. Cela dénote que le Parti n'est plus seul juge des options politiques. D'autres opinions sont tolérées, impliquant par voie de conséquence que le PC renonce à son hégémonie.

Le requestionnement autour de la période léniniste de l'U.R.S.S. est traité dans ce texte. Certaines recherches ont été mises en marche en U.R.S.S. dans le but de remettre Lénine à sa juste place. Le temps où Lénine apparaissait comme un dieu dans ce pays tire à sa fin. De plus, la révision de l'histoire a donné la chance à la société civile de se manifester publiquement, comme le fait le groupe Memorial qui travaille à la réhabilitation des victimes du stalinisme.

La fin du monolithisme du PC annonce l'apparition du pluralisme en U.R.S.S. La démission des principaux dirigeants réformateurs regroupés autour de B. Eltsine, désireux de former leur propre parti politique, indique clairement que le totalitarisme est abandonné en U.R.S.S.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
RÉSUMÉ .....	iii
TABLE DES MATIÈRES .....	iv
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I. CADRE THÉORIQUE - L'HISTOIRE DANS LA THÉORIE DU TOTALITARISME .....	10
A. Totalitarisme et histoire.....	11
B. La pensée marxiste et l'histoire.....	31
C. Post-totalitarisme, histoire et perestroïka..	50
CHAPITRE II. LA PROBLÉMATIQUE DE LA RÉVISION DE L'HISTOIRE EN U.R.S.S. ....	63
A. Perestroïka et glasnost.....	64
B. Un thème particulier de la glasnost: la révi- sion de l'histoire.....	66
CHAPITRE III. LA RÉÉVALUATION DU STATUT DE DEUX ANCIENS "ENNEMIS DU PEUPLE" ET SES CONSÉQUENCES .....	87
A. Le cas Nicolas Boukharine.....	88
B. Les conséquences de la réhabilitation de Boukharine.....	94
C. Le cas Léon Trotsky.....	98
D. Les conséquences de la réhabilitation de Trotsky.....	106
CHAPITRE IV. LES ENJEUX POLITIQUES FONDAMENTAUX DE LA RÉVISION DE L'HISTOIRE EN U.R.S.S. .	115
A. La filiation stalinisme/léninisme.....	119
B. La mise en marche de la société civile.....	129
CONCLUSION .....	144
BIBLIOGRAPHIE .....	153

## INTRODUCTION

L'arrivée de Mikhaïl Gorbatchev au pouvoir en Union soviétique a suscité un intérêt nouveau chez les chercheurs spécialistes de l'U.R.S.S. Les slogans "glasnost" et "perestroïka" ont immédiatement attiré la curiosité des soviétologues et du monde entier en général. La transparence et la restructuration mises de l'avant par Gorbatchev laissent penser que la société soviétique a besoin de se transformer sur deux plans essentiels: politique et économique.

La perestroïka est perçue comme une tentative de refonte fondamentale de la structure économique de l'U.R.S.S. Elle nécessite une relance de l'initiative individuelle dans la production, comme le déclare Gorbatchev lui-même:

...la tâche initiale de la restructuration - sa condition indispensable et son gage de succès - est d'"éveiller" ceux qui se sont "endormis", afin qu'ils se sentent réellement concernés, qu'ils soient vraiment actifs; il faut que chacun se sente comme s'il était le maître du pays, de son entreprise, de son bureau, de son institut. C'est le point principal.(1)

Parallèlement à la perestroïka, la glasnost a pour but de favoriser la discussion libre et ouverte sur les problèmes de la société soviétique. Un des points litigieux souvent relevé concerne l'interprétation de l'histoire officielle du pays. C'est à ce thème que nous nous sommes attardés dans cette recherche.

L'aveu public d'une crise du système soviétique nous amène à énoncer l'hypothèse suivante, à savoir que la révision de l'histoire soviétique, qui constitue un des piliers de la glasnost, consacre la fin du totalitarisme en U.R.S.S.

Il va de soi que pour avancer une hypothèse de cet ordre, il faut d'abord démontrer que l'histoire est une composante fondamentale du système soviétique. Une des raisons qui nous font pencher en faveur de cette assertion est que la révision de l'histoire mise en marche par Gorbatchev a provoqué des remous importants dans les médias soviétiques.

Cette constatation soulève une question également pertinente: à quoi est dû ce malaise, apparu clairement avec la révision de l'histoire? Notre premier chapitre

tentera d'y répondre, en identifiant le lien entre système totalitaire et vision unique de l'histoire. Dans un pays où le système politique dirigeant est censément le fruit des déterminations historiques, cette même histoire joue un rôle clé, tant dans l'explication de l'avènement de ce régime que dans sa perpétuation. Le monopole de l'interprétation de l'histoire de l'Etat, incarné par le Parti communiste, lui permet d'utiliser cette dernière comme ciment du système. Dans cette optique, l'interprétation de l'histoire présentée par les autorités est la seule valable.

Les dirigeants soviétiques n'ont pas créé de toutes pièces le concept de déterminisme historique. La théorie dont ils se réclament, le marxisme, renferme en son sein des notions qui autorisent à penser l'histoire comme un processus devant mener à l'âge d'or du communisme. A partir d'extraits de Marx, Engels, Lénine et Staline, la deuxième partie de ce premier chapitre permettra d'établir le lien entre le marxisme et la vision téléologique de l'histoire, telle que postulée par le régime soviétique jusqu'à l'ère de Gorbatchev.



L'histoire soviétique a souvent été réécrite au cours des années. En fait, chaque fois qu'un nouveau secrétaire général faisait son entrée, l'histoire du pays se voyait refaçonnée. Par exemple, quand Nikita Khrouchtchev prit les rênes du pouvoir, il se livra à une critique virulente du personnage de Staline. D'une histoire vantant les mérites de Staline, on passa à une histoire attaquant avec véhémence le "culte de la personnalité". Sans remettre en question les fondements du pouvoir soviétique, l'époque Khrouchtchev pavait ainsi la voie à un requestionnement du passé jamais vu dans le paysage politique de ce pays. Mais son initiative fut tuée dans l'oeuf avec son éviction et l'arrivée de Léonid Brejnev au poste de premier secrétaire du Parti. Les irréductibles n'ont cependant pas lâché prise. Les porte-parole de la dissidence ont continué de réclamer le prolongement du questionnement amorcé autour de la période stalinienne. L'embryon du programme gorbatchévien, notamment en matière de révision historique, se retrouve dans les écrits de cette dissidence post-stalinienne.

Le deuxième chapitre de ce mémoire a pour but de dégager la problématique de la révision de l'histoire en U.R.S.S. Pourquoi est-elle à l'ordre du jour dans le

discours gorbatchévien? Quels intérêts sert-elle? Pourquoi apparaît-elle si fondamentale dans la politique de restructuration? Quel est son apport au statut de l'histoire comme discipline? Ce chapitre tentera d'exposer clairement ces problèmes.

La révision de l'histoire ne fait pas l'unanimité en Union soviétique. Il existe un houleux débat autour de cette question. Nous nous proposons de dégager l'essentiel du débat soulevé en analysant la lettre de Mme Nina Andreieva, résolument hostile à toute réévaluation du passé soviétique. Son point de vue, considéré comme étant la plate-forme officielle des conservateurs hostiles à Gorbatchev, révèle l'importance que représente le réexamen de l'histoire dans le cadre de la perestroïka dans le contexte soviétique actuel.

Le troisième chapitre sera entièrement consacré à l'examen de deux cas de révision historique, ceux de Nicolas Boukharine et Léon Trotsky. Nicolas Boukharine a été réhabilité en 1988. Quant à Léon Trotsky, son cas nécessite encore des discussions quant à son éventuelle réintégration dans le grand livre de l'histoire soviétique. Mais on parle de plus en plus de ses

activités à l'époque où il était considéré comme le bras droit de Lénine. La réhabilitation de ces fondateurs de l'Etat socialiste soviétique est intéressante dans la perspective limitée de la discipline historique, mais elle renferme une signification fondamentale. Le droit de cité des idées de Boukharine et de Trotsky rend effective la cassure du monolithisme du Parti qui, dans la définition du totalitarisme soviétique, possède la science et connaît seul la voie à suivre vers les "lendemain qui chantent". La réhabilitation de ces personnages (l'un s'objectant à la collectivisation des terres, l'autre dénonçant l'enlissement bureaucratique du Parti) et de leurs idées, jugées antisocialistes, fascistes et visant au renversement du pouvoir des Soviets lors de leur condamnation, retrouve maintenant un caractère de légitimité théorique et politique. Cet événement vient appuyer notre hypothèse, dans la mesure où la "ligne générale" suivie par le pays n'est plus présentée comme l'unique alternative juste dans la quête du socialisme.

Notre quatrième et dernier chapitre insistera sur les implications pratiques découlant de la possibilité de considérer des opinions différentes de celles émises par

le pouvoir central. Mais auparavant, nous essaierons de démontrer en quoi le questionnement sur le stalinisme, en filigrane dans toute notre étude, entraîne un autre questionnement, celui du léninisme, fondement de toute la structure politique de l'Union soviétique. Nonobstant les directives clairement indiquées par le pouvoir, les chercheurs soviétiques se refusent à croire que Staline soit seul responsable des problèmes actuels. Il importe de chercher plus loin, ce qui implique l'examen du règne de Lénine. Plusieurs exemples de chercheurs optant pour cette voie seront présentés dans ce chapitre.

L'"establishment historique" et par extension le Parti communiste se sont toujours prévalus d'être les dépositaires officiels de la mémoire historique. La société revendique maintenant elle aussi ce droit. Les journaux progressistes rapportent régulièrement des événements qui sèment le doute quant à la véracité de l'interprétation officielle. La société civile se réactive, au point d'entreprendre elle-même de retracer l'histoire soviétique, notamment pendant la période stalinienne. Le groupe Memorial fut créé dans ce but et il s'attire les sympathies de l'ensemble des organismes non-officiels qui germent en U.R.S.S. L'existence de ce

groupe démontre à lui seul qu'une société civile est en train de croître, en contradiction avec le mythe d'une société unie et monolithique approuvant sans réserve les décisions du Parti. C'est là selon nous l'un des indices les plus probants de l'effondrement du totalitarisme en U.R.S.S.

## NOTES

(1) Mikhaïl Gorbatchev: Perestroïka - Vues neuves sur notre pays et le monde, Paris, Flammarion, 1987, p.35.

## CHAPITRE I

### CADRE THÉORIQUE - L'HISTOIRE DANS LA THÉORIE DU TOTALITARISME

## CHAPITRE I

### CADRE THÉORIQUE - L'HISTOIRE DANS LA THÉORIE DU TOTALITARISME

#### A) Totalitarisme et histoire

Le concept de totalitarisme est controversé depuis son apparition. Depuis que des théoriciens tels que Hannah Arendt et Claude Lefort, entre autres, ont osé prétendre qu'à partir des catégories du totalitarisme, il était possible de comprendre la logique du système politique et idéologique de l'U.R.S.S., beaucoup de gens ont tiré à boulets rouges sur ces auteurs, les accusant de trahir la "Cause" progressiste. La gauche internationale a réagi de façon très émotive à cette perception du régime soviétique, considéré comme le plus progressiste que l'humanité ait connu jusqu'à ce jour (1). En fait, l'histoire du concept de totalitarisme est inséparable de l'histoire de sa lutte pour la reconnaissance dans les milieux intellectuels dits progressistes.



Quant à nous, ce débat nous concerne dans la mesure où le concept de totalitarisme, entendu comme:

[système politique] de direction unique, [de] terreur de masse liée à l'origine à l'idéologie mais en s'affermissant pour être de plus en plus dirigée contre tout le monde et en accélération permanente, purge permanente, etc.(2)

nous permet de rendre compte de la réalité sociale soviétique, et ce, selon divers angles. Celui sous lequel nous avons décidé de l'aborder concerne l'histoire; en d'autres termes, nous tenterons de tisser le rapport entre l'institution totalitaire et un des instruments qu'elle utilise pour asseoir sa légitimité, à savoir l'histoire. Selon nous, l'histoire joue un rôle-clé dans le maintien du système totalitaire.

Un régime basé uniquement sur la terreur et la répression, caractéristiques principales du totalitarisme, ne peut guère prétendre à perdurer sur une longue période. Bien que s'efforçant de construire une armature théorique suffisamment solide pour aller chercher un appui relatif dans la population en général, cela ne lui garantit pas pour autant la "vie éternelle" comme système. Par contre, sans cette idéologie

justificatrice, il est tout à fait impensable pour lui de viser la longévité. A ce titre, l'histoire représente un instrument privilégié dans la poursuite de son objectif. En effet, il n'est pas rare qu'un régime, quelle que soit son orientation idéologique, renvoie à des traditions préexistantes pour s'auto-justifier dans ses pratiques:

L'histoire institutionnelle est [...] la transcription d'un besoin, en quelque sorte instinctif, de chaque groupe social, de chaque institution qui justifie ainsi et légitime son existence, ses comportements, qu'il s'agisse de l'Eglise, de l'Etat, de l'Islam ou du Parti.(3)

L'histoire sera donc le terrain choisi par le totalitarisme pour se justifier en tant que régime.

Nous n'avons pas l'intention de traiter le totalitarisme nazi pour des raisons évidentes, étant donné que nous nous concentrons sur le phénomène soviétique. Pour reprendre la terminologie d'Hannah Arendt, nous n'élaborerons pas sur la théorie de la race ici, mais plutôt sur la théorie de la classe, extrêmement importante pour le régime soviétique dans le but de maintenir le *statu quo* politique dans les hautes sphères.

## 1) Le rôle de l'histoire dans le régime soviétique

L'histoire possède une très grande force comme ciment du tissu social dans n'importe quelle société. Ce que nous pouvons affirmer d'emblée, c'est que le pouvoir central en Union soviétique le sait aussi bien que quiconque. Aux premiers jours d'Octobre, dans l'objectif de la transformation révolutionnaire de la société russe de l'époque, il importait de faire le vide de toutes les traditions de l'époque bourgeoise (voire féodale) pour insuffler la mentalité prolétarienne à l'ensemble de la population soviétique, tant chez les Russes que chez les innombrables peuples qui formaient l'empire tsariste. Cette visée impliquait un tout nouveau style de vie que le nouveau pouvoir devait transmettre pour ensuite l'imposer. De cette façon, les premiers dirigeants prolétariens du monde pourraient assurer leur légitimité. Il fallait donc procéder à la rééducation "socialiste" des masses:

Les cours d'histoire ont un grand rôle éducatif; ils conduisent les apprenants à une compréhension marxiste-léniniste de l'histoire.(4)

Le chef de la Révolution victorieuse en Russie, Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, y accordait une grande importance. Voici ses recommandations pour recycler les professeurs d'histoire:

Contraignez-les par des programmes bien définis. Fixez, dans les programmes, des thèmes qui les obligeront, objectivement à adopter notre point de vue. Par exemple, mettez au programme l'histoire de la colonisation; ce thème les amènera à exposer leurs points de vue bourgeois, ce que les Français pensent du comportement des Anglais dans le monde, ce que les Anglais pensent des Français, ce que les Allemands pensent les uns des autres. La littérature du sujet les obligera ainsi à dire des atrocités des capitalistes en général...

En outre, mettez au programme une connaissance minimale de la pensée marxiste; dites que quiconque ne passera pas cet examen ne pourra pas enseigner. Je vous assure que même s'ils ne deviennent pas marxistes orthodoxes, il leur en restera quelque chose qui était totalement exclu des programmes jusque-là. Ensuite ce sera le travail des étudiants, sous notre contrôle politique, d'utiliser ce bagage comme il convient.(5)

Ce passage écrit de la main du père de la Grande Révolution socialiste d'Octobre dévoile d'une part son autoritarisme, et d'autre part l'idée majeure que nous voulons exposer ici, à savoir le rôle-clé que peut jouer

un élément comme l'histoire dans la mise en place d'un nouveau type de régime, d'inspiration totalitaire. Nikita Khrouchtchev a également très bien compris le rôle privilégié qu'occupe l'histoire dans le système soviétique: "Les historiens sont des gens dangereux; ils sont capables de tout chambouler. Ils doivent être dirigés."(6)

Le totalitarisme soviétique dévoile ses visées en se réclamant de la théorie de la classe supérieure, à vocation universelle, à savoir le prolétariat. Pour celle-ci, on s'est inspiré de la théorie marxiste qui a, selon les idéologues du régime soviétique, découvert les lois de la transformation sociale du monde à travers une science, l'Histoire. En retraçant le parcours de l'histoire depuis ses origines, on peut se rendre compte que l'humanité a passé à travers quatre stades d'évolution des rapports économiques de production: la lointaine époque du communisme primitif, l'époque esclavagiste, la période féodale et l'ère capitaliste. Comme on peut le constater, chaque changement dans le processus de production représentait quelque chose d'éminemment révolutionnaire, en ce sens qu'il constituait un progrès notable en regard de la période

précédente. De même, à chaque époque, il existait une classe à qui incombait la tâche de transformer fondamentalement le mode de production. Dans tous les cas, la classe en question s'est acquittée de cette tâche, la dernière à l'avoir fait étant la bourgeoisie qui brisa la monarchie, abolit le rapport seigneur-serf, donna naissance à la libre entreprise, etc. C'est également avec elle qu'apparut le slogan de la démocratie, "liberté, égalité, fraternité". Mais les résultats de cette révolution bourgeoise n'ont pas été à la hauteur des idéaux de ce slogan. L'Histoire nous dit, toujours selon les idéologues soviétiques, que le relais de la transformation révolutionnaire doit passer de la classe bourgeoise, incapable d'accomplir sa mission, à la classe prolétarienne. C'est à elle de terminer la besogne de la bourgeoisie, à savoir l'émancipation de l'humanité dans sa totalité, rêve caressé par l'homme depuis toujours (7).

Cette interprétation du marxisme fonde une analyse du régime soviétique soucieuse de saisir la logique dont celui-ci se réclame. Mais revenons auparavant à Marx; pour lui, le stade communiste sera le dernier de l'évolution humaine, dans la mesure où le prolétariat,

classe universelle qui représente l'humanité entière dans son ensemble, réalisera cet objectif et, conséquemment, l'objectif de l'humanité, fixant la "fin de l'Histoire".

Le pouvoir soviétique se réclame d'emblée issu des déterminations du développement historique. A ce stade-ci, il est impératif d'ajouter un point essentiel à la compréhension de la théorie marxiste à la soviétique: la théorie marxiste postule la prédominance de l'aspect économique, matérialiste, sur l'aspect de l'agir proprement dit. Il n'en demeure pas moins que la révolution ne se fait pas toute seule; elle doit être portée par un organisme choisi par l'Histoire. L'institution privilégiée pour mettre en pratique la praxis révolutionnaire, pour formuler et appliquer les politiques prolétariennes, pour réunir et canaliser l'énergie ouvrière vers un seul et unique but sera le Parti communiste (8).

## 2) La dialectique Parti/Histoire

Du moment où le Parti s'arrogé le droit d'être la tête pensante de la classe ouvrière, il acquiert son autonomie en regard de celle-ci et peut justifier son existence et ses activités comme le produit d'une fatalité historique contre laquelle il n'y a plus qu'à s'incliner:

Le Parti est la force motrice de la société soviétique, le personnage central de sa mythologie. Le rôle dirigeant du Parti est présenté comme une nécessité dictée par "les lois objectives de l'histoire": le Parti incarne la mission historique du prolétariat. Aussi, le Parti est-il, par nature, toujours capable et seul capable, de maîtriser le développement économique et social; et par conséquent d'énoncer la politique juste, fondée sur des principes scientifiques. Investi d'une mission historique, le Parti s'affirme seul détenteur du vrai et seul énonciateur du droit: est vrai non pas ce qui est conforme à la réalité, mais ce que le Parti proclame tel.(9)

Le Parti représente l'organe privilégié de la science historique et, à ce titre, tentera d'atteindre le but établi par La Science. Le lien entre le Parti et l'histoire est démontré ici par Marc Ferro:



Que le foyer qui secrète l'histoire soit le Parti, comme en URSS, et l'histoire devient alors, au sens propre, affaire d'Etat. En effet, la légitimité du pouvoir du Parti se fonde sur l'histoire, sur elle seule, puisque le Parti communiste se présente comme l'avant-garde et l'expression de la classe ouvrière à qui, dans la vision marxiste de l'histoire, incombe la tâche d'accomplir le passage au communisme.(10)

Ce qui devient très intéressant et capital à ce stade, c'est qu'il s'opère une dialectique très serrée entre les deux pôles de notre équation, soit entre le Parti et l'Histoire. De fait, dans un premier temps, l'Histoire détermine l'avènement du Parti, et dans un deuxième temps, le Parti devient le déterminant et le fabricant de l'Histoire au sens propre. L'articulation entre ces deux éléments s'érige en système fermé, ce qui implique que nul élément du dehors ne peut s'y insérer. Ainsi, André Glucksmann peut dire à bon droit que:

Le pouvoir totalitaire a apporté l'"ordre bureaucratique" dans le désordre vivant de l'histoire, en conséquence de quoi il l'a nécrosée en tant qu'histoire. Le gouvernement a pour ainsi dire nationalisé le temps grâce à quoi celui-ci a été frappé du triste dessein de tant de choses nationalisées; il s'est mis à dépérir.(11)

C'est ainsi que: "Le citoyen socialiste vit la fin de l'histoire dans tous les sens du terme."(12)

A partir de ces prémisses théoriques, le Parti peut commencer à s'insérer dans toutes les sphères de la vie civile. Le règne idéologique du totalitarisme débute ici. Marc Ferro explique le changement qualitatif qui le caractérise:

La différence avec d'autres régimes autoritaires ne réside pas seulement dans le fait que l'instance qui dirige est le parti, pas l'Etat; elle tient au fait que le régime prétend incarner le mouvement même de l'Histoire, en s'instituant comme son interprète privilégié.(13)

Claude Lefort spécifie le rôle du Parti dans cet exercice:

Le parti, en tant que représentant de l'esprit politique, s'emploie à composer un alliage entre l'Etat, censé incarner le peuple en général, et toutes les institutions de la vie civile.(14)

Le Parti devient donc le coeur du pouvoir et de l'Etat. Tout en étant de nature ultra-subjectiviste, il peut, en raison de ce qui vient d'être dit, donner

l'illusion du caractère strictement objectif de toutes les décisions qu'il prend. Ainsi, comme le démontre Svetozar Stojanovic:

"Objective meaning and responsibility are defined for Stalinists by the a priori and inexorable structure of the course of history. The party is the absolute expert and judge which, from a history full of meaning recasts that meaning into human acts and measures responsibility accordingly."(15)

Effectivement, la notion tristement célèbre d'"ennemi objectif" popularisée par Staline, se réclame en tous points de ce genre de terminologie, d'allure téléologique mais en fait totalement volontariste. C'est précisément la caractéristique principale du totalitarisme moderne. Celui-ci fait en sorte que le Parti soit à la fois transcendant et immanent à la société dans laquelle il se manifeste. Par l'entremise de cette même théorie, le pouvoir soviétique s'immunise contre toutes les attaques dont il peut être la cible. Lénine lui-même le mentionne:

Nous devons savoir et ne pas oublier que la Constitution juridique et factuelle de la République soviétique repose entièrement sur le parti, qui corrige, prescrit, édifie toutes choses selon un unique principe.(16)

Ce principe, faut-il le mentionner, c'est que le Parti est le dépositaire légitime du pouvoir. L'historien Michel Heller reprend dans les mêmes termes:

Le PCUS s'attribue, en fait, le rôle d'instance suprême connaissant la vérité, le but et le chemin qui y mène. Toute tentative de limiter son pouvoir porte donc atteinte à la Vérité et à l'Histoire.(17)

Pour apporter si nécessaire plus de poids à cette position, voici ce qu'en dit Joseph Staline:

Il faut reconnaître que l'expression suprême du rôle dirigeant du Parti,[...] est qu'aucune question importante ou d'organisation n'est résolue,[...] par nos institutions soviétiques et autres organisations de masse, en-dehors des directives du Parti. En ce sens, on pourrait dire que la dictature du prolétariat est, au fond, la "dictature" de son avant-garde, la "dictature" de son Parti, force dirigeante essentielle du prolétariat.(18)

Le Parti est très soucieux d'exercer une emprise totale sur la société. C'est pourquoi son bouclier théorique est renforcé par l'idéologie de l'hégémonie du Parti comme missionnaire de l'histoire. Tant que le cercle demeure fermé à toute intervention extérieure, son omnipotence est sauvegardée. A l'époque de Staline,

c'est-à-dire au moment où l'on peut parler au sens strict de totalitarisme, cette globalisation a atteint des proportions presque optimales, venant ainsi légitimer tout l'organisme:

Ainsi Staline incarne-t-il le peuple, le Prolétariat, le Parti, mais il les incorpore en assimilant leur substance et en les dévorant. Telle est encore la fonction du Parti et l'impossibilité où il est d'admettre le principe d'une division interne ou, ce qui revient au même, l'idée d'une indétermination dans les choses, que le dirigeant suprême devient le lecteur inconditionné de ce qui est, que seul son imaginaire privé stabilise la représentation communiste du "réel" et fournit au Parti le critère du vrai et du faux, du possible et de l'impossible.(19)

Michel Heller expose la même thèse en d'autres mots:

Le mythe de l'Etat soviétique reprend à son compte celui du parti omnipotent et omniscient, dont il personnifie la sagesse, du guide immortel dont il représente la force, du peuple qui, parvenu au stade suprême de l'évolution et convaincu de la nécessité de servir l'Etat-Parti-Guide, "entame une histoire nouvelle, authentique, de l'humanité". La création du mythe de l'Etat permet d'arrêter l'Histoire.(20)

La négation, ou plutôt la mise en plan du principe de réalité est aussi très importante. La raison en est la suivante; puisque le Parti prend en charge la direction totale de la société et qu'il n'agit qu'en fonction de l'aboutissement visé par l'omnipotente Histoire, tout acte qui s'avère inapproprié ou nuisible à l'avancement du projet d'émancipation du prolétariat est immédiatement classifié comme "sabotage" ou encore "accident". Ainsi:

...les choses ne peuvent avoir tort, le système en lui-même est parfait, ce sont les hommes qui cherchent à détraquer l'Histoire. L'idéologie de l'Histoire proprement dite est partout. Tous les actes de terreur se font au nom de cette idée que les sacrifices actuels recevront leur prix à l'échelle historique.(21)

A l'époque de Staline, les "symptômes" relevant du totalitarisme apparaissent avec énormément de clarté. La terreur de masse dans les années 30 en est un exemple. C'est également pendant cette période que l'idéologie se cimente dans la conscience des individus. A ce sujet, nous entendons faire état de deux cas qui donnent un poids substantiel à l'argumentation de la toute puissance du Parti sur ses militants. Il s'agit de Trotsky et de Piatakov. Pour expliquer l'état d'âme de ces individus et

leur dévouement sans limites au Parti, Svetozar Stojanovic mentionne:

"Under the influence of Stalinism, there developed with time a spirit of unlimited party-mindedness in the communist parties. The communist was prepared to subordinate everything of an individual character - interests, rights, options and action - consciously and completely to collective party activity: He was expected to forget his own individuality."(22)

Voici donc Piatakov:

Nous sommes un parti composé d'hommes qui rendent possible l'impossible. Et si le Parti l'exige, si cela lui est important ou nécessaire, nous ferons, par un acte de volonté, expulser de notre cerveau les idées que nous avons défendues pendant des années...Oui, je verrai du noir là où je croyais voir du blanc, car pour moi, il n'est pas de vie hors du Parti, hors de son accord.(23)

Et Trotsky:

On ne peut avoir raison qu'avec et par le Parti car l'histoire n'a pas d'autre voie pour réaliser sa raison. Et si le parti prend une décision que tel d'entre nous estime injuste, celui-ci dira: juste ou injuste, c'est mon parti et je supporterai la conséquence de sa décision jusqu'au bout.(24)

Maurice Merleau-Ponty en conclut que :

...le drame de l'opposant dans le Parti, c'est, au moins formellement, le drame de l'hérétique dans l'Eglise, non que le communisme soit, comme on le dit vaguement, une religion, mais parce que, dans un cas comme dans l'autre, l'individu admet d'avance la juridiction de l'évènement, et, ayant reconnu à l'Eglise une signification providentielle, au prolétariat et à sa direction une mission historique, ayant admis que tout ce qui arrive est permis par Dieu ou par la logique de l'histoire, ne peut plus faire valoir jusqu'au bout son sentiment propre contre le jugement du Parti ou de l'Eglise. (25)

Pour la bonne marche de l'institution totalitaire, le Parti, tout comme l'Eglise, doit être totalement autonome. L'individu qui désire adhérer au Parti doit faire le vide dans ses pensées, de façon à être prêt à se faire inculquer le savoir que lui transmettra ledit Parti. Cette méthode donne des résultats probants, si l'on se réfère à nos témoignages. En effet, dans beaucoup de cas, le membre du parti abdiquait lorsqu'il était accusé de sabotage, de crimes ou de quelque autre absurdité dont le Parti l'affligeait. Ce sentiment était très bien ancré chez les membres. Le romancier Arthur Koestler en rend compte :



Le Parti n'a jamais tort. Toi et moi nous pouvons nous tromper. Mais pas le Parti.(...) Le Parti, camarade, c'est l'incarnation de l'idée révolutionnaire dans l'Histoire. L'Histoire ne connaît ni scrupules, ni hésitations. Inerte et infallible, elle coule vers son but. A chaque courbe de son cours elle dépose la boue qu'elle charrie et les cadavres des noyés. L'Histoire connaît son chemin. Elle ne commet pas d'erreurs. Quiconque n'a pas une foi absolue dans l'Histoire n'est pas à sa place dans les rangs du Parti.(26)

L'emprise qu'exerce le Parti sur la société, sur l'histoire en particulier, lui permet, au risque de se répéter, de propager sa propre version de l'histoire et de la présenter comme étant la vraie:

...toute version de l'histoire est aussi histoire, à condition de la présenter comme telle, et de considérer que l'inventaire des croyances et des mythes, ces vérités multiples, participent à la construction de l'identité d'un groupe, d'une famille spirituelle, d'une région, d'une nation.(27)

Il faut admettre que cette méthode a apporté des résultats tout à fait satisfaisants, compte tenu du but visé par la doctrine. En effet:

Les bolcheviks au pouvoir considéraient sincèrement qu'à travers leur dictature ils ne faisaient rien d'autre que d'appliquer les lois de l'histoire, c'est-à-dire qu'ils étaient ce sujet de l'histoire, qui dans la doctrine marxiste devait opérer la rupture, le passage de la Russie à un nouveau mode de production, à un ordre nouveau, le socialisme.(28)

Cela fait également émerger le rôle-clé de l'histoire dans un régime, spécialement dans les pays dits socialistes. Milan Simecka l'a fort bien vu: "Nulle part au monde l'histoire n'a une importance telle qu'en Europe de l'Est."(29) Cela s'applique également à l'Union soviétique selon Boris Kagarlitski:

..dans aucune autre société les événements et les personnalités historiques ne suscitent des polémiques d'une telle acuité. L'Histoire joue, dans la conscience de notre société, un rôle tout à fait spécifique, qui n'a pas d'analogie dans l'Occident contemporain.(30)

Ces énoncés justifient amplement la pertinence de notre interrogation sur la révision de l'histoire en Union soviétique, *a fortiori* dans un contexte de glasnost et de perestroïka. Le retour de la mémoire nous permet d'envisager des changements profonds dans la mentalité

soviétique, changements annonciateurs de bouleversements majeurs dans l'ensemble de la société.

## B) La pensée marxiste et l'histoire

Le concept de totalitarisme n'a pas surgi du néant, beaucoup s'en faut. Une théorie qui a eu une importance telle pour le 20ème siècle doit puiser ses prémisses dans un éventail de théories qui existaient avant elle. Dans cette partie, nous allons essayer d'établir, à l'aide des auteurs les plus connus se réclamant de la théorie marxiste, le lien qui existe entre cette théorie et le totalitarisme tel que nous le connaissons. Notre but n'est pas de refaire l'histoire du marxisme, tâche beaucoup trop exigeante dans le cadre d'un simple mémoire de maîtrise, mais de faire ressortir chez Marx, Engels, Lénine et Staline des assertions qui permettraient de former les assises du totalitarisme de type soviétique.

## 1) L'histoire comme science

Mentionnons très brièvement que le marxisme est apparu historiquement dans une période très fertile au développement de la science moderne. Le positivisme était alors en plein essor, de même que la science économique. L'idéalisme se faisait ainsi régulièrement attaquer par une école de pensée recrutant de plus en plus d'adeptes, le matérialisme, grand responsable de la venue du même positivisme sur l'échiquier théorique de l'époque. Karl Marx a attaqué sérieusement l'idéalisme d'inspiration hégélienne. La maxime des jeunes hégéliens selon laquelle "les idées mènent le monde" constituera la cible sur laquelle Marx va s'acharner tout au long de son oeuvre. Par conséquent, il lui opposera la thèse inverse en insistant sur l'aspect réel, empirique, de la vie terrestre, seule base sérieuse à considérer dans l'optique d'une amélioration de l'existence humaine. C'est la naissance de l'opposition idéologie/science, omniprésente dans l'oeuvre de Marx. Pour corroborer nos dires, laissons la parole à Marx lui-même:

C'est là où cesse la spéculation,  
c'est dans la vie réelle que commence  
donc la science réelle, positive,  
 l'exposé de l'activité pratique du  
 processus de développement pratique des  
 hommes.(31) (souligné par nous)

Une autre affirmation de Marx vient appuyer ceci:

A l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que l'on monte ici. Autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os; non, on part des hommes dans leur activité réelle, c'est à partir de leur processus de vie réel que l'on représente aussi le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital.(32)

## 2) Le matérialisme historique comme science de l'histoire

Pour des raisons stratégiques, nous nous sommes arrêtés à examiner chez Marx les passages qui mettent l'accent sur la dimension scientifique de la théorie qu'il mit sur pied. Le totalitarisme possède cette caractéristique de vouloir contrôler l'ensemble des facettes de la société humaine et puise cette légitimité à même certains éléments théoriques que Marx a développés. C'est dans la scientificité proclamée du marxisme, de même que dans sa dimension téléologique que le totalitarisme soviétique ira chercher l'essentiel de ces principes. Donc, il est impératif pour nous de retracer ces éléments chez Marx lui-même. Nous nous inspirerons en particulier de L'Idéologie allemande.

L'existence d'une nature, d'une essence humaine proclamée par la philosophie classique allemande, qui atteint son paroxysme avec Hegel, sera constamment remise en question par Marx dans cet ouvrage. Voici un passage significatif à ce sujet: "Ce que sont les individus dépend [...] des conditions matérielles de leur production."(33) La notion qui renvoie à une substance première de l'être en-dehors du processus de vie réel est

sans intérêt pour Marx. Un autre extrait constamment repris vient renforcer cette assertion: "Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience."(34) Selon Marx, et nous le verrons plus loin avec Engels, Lénine et Staline de façon encore moins nuancée, partir de l'être indépendamment de ses conditions de vie réelles revient à faire de la philosophie idéaliste, et par conséquent mystificatrice.

L'idée majeure de L'Idéologie allemande consiste donc en ceci: l'idéologie ne peut être autre chose que fausse conscience, alors que seule la science donne un aperçu réel du processus de la société, valide parce que vérifiable empiriquement. Pour Marx, il ne peut y avoir d'idéologie valable, étant donné que cette dernière est inséparable du processus de pensée, celui-ci faisant nécessairement abstraction de la vie réelle. Cette position évoluera avec le développement de la théorie marxiste, mais à l'époque de Marx et d'Engels, la science est en quelque sorte le seul dépositaire de la vérité. En d'autres termes, il y a séparation radicale entre idéologie et science. Marx le relève dans cet extrait:

La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce



matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle. Les représentations, la pensée, le commerce intellectuel des hommes apparaissent ici encore comme l'émanation directe de leur comportement matériel. Il en va de même de la production intellectuelle telle qu'elle se présente dans la langue et la politique, celle des lois, de la morale, de la religion, de la métaphysique, etc., de tout un peuple. Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs propres représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels, agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et du mode de relations qui y correspond, y compris les formes les plus larges que celles-ci peuvent prendre. La conscience ne peut jamais être autre chose que l'Être conscient et l'Être des hommes est leur processus de vie réel.(35)

Ces quelques extraits nous permettent d'illustrer comment Marx accorde à la vie réelle la préséance sur la philosophie de tour d'ivoire contre laquelle il polémique constamment. Marx a permis aux auteurs qui lui succédèrent d'organiser un schème de pensée articulé à la considération matérielle comme donnée première de toute analyse de la vie sociale - avec la prépondérance accordée à l'aspect économique de cette vie matérielle au détriment de la sphère politique. Chez Marx, le politique est déterminé par l'économique. Le philosophe Cornélius

Castoriadis en fait état dans les lignes qui suivent:

Il s'agit de tout subordonner au "développement des forces productives", les hommes comme producteurs et, ensuite, comme consommateurs, doivent lui être intégralement soumis.(36)

L'importance que Marx a accordé à la mise en pièces de la philosophie idéaliste hégélienne, et qui l'a fait insister davantage sur l'importance des rapports économiques de production, l'a emporté sur la dimension humaniste que voulait véhiculer la théorie marxiste elle-même. Il existe d'ailleurs tout un débat autour de cette question. D'un côté figurent les partisans de l'humanisme de Marx, symbolisé par ses écrits de jeunesse, et de l'autre les tenants de la "science" marxiste telle qu'on peut la percevoir dans les textes de la maturité, comme Le Capital par exemple. A l'époque de la grande popularité de l'idéologie scientifique, le fait de pouvoir s'appuyer sur une théorie "vérifiable" empiriquement qui rende compte de la vie sociale et qui expose le(s) moyen(s) de s'en sortir a (et a eu historiquement) davantage de chances de devenir une panacée dans le milieu progressiste. Ce même aspect a eu pour résultat de permettre au marxisme de devenir LA théorie révolutionnaire de l'époque.

Les successeurs de Marx l'ont interprété de façon à le rendre encore plus matérialiste que lui-même ne l'était. Le premier à le faire fut son compagnon Friedrich Engels.

### 3) Le socialisme scientifique d'Engels

Chez Engels, on insiste beaucoup sur l'importance des origines de la vie humaine pour justifier la théorie matérialiste. En voici un exemple:

...le monde matériel, perceptible par les sens, auquel nous appartenons nous-mêmes, est la seule réalité... Notre conscience et notre pensée, si transcendantes qu'elles paraissent, ne sont qu'un produit d'un organe matériel, le cerveau. La matière n'est pas un produit de l'esprit, mais l'esprit n'est lui-même que le produit supérieur de la matière.(37)

Ce même Engels sera le premier auteur marxiste à aborder le thème de la conscience-reflet, considérée comme donnée secondaire contrairement à la matière. L'esprit n'est que le produit de l'organe supérieur de la matière, il lui est totalement subordonné. La dialectique dont parle Engels a une base matérialiste. Et ce matérialisme est encore plus prédominant, plus accentué que chez son collègue Marx:

Quand on est "homme de science", on n'a pas d'idéaux, on élabore des résultats scientifiques, et quand, de plus, on est "homme de parti", on combat pour les mettre en pratique.(38)

Une première question nous vient immédiatement à l'esprit: si la science ne fait que poursuivre son chemin irrémédiablement, à quoi cela sert de se battre pour mettre en pratique lesdits "résultats scientifiques"? Cela implique que la théorie ne peut se passer de l'activité pratique des êtres humains, ce que Marx a beaucoup mieux compris qu'Engels à notre avis. En effet, Marx a considérablement insisté sur le rôle de l'agir humain, quitte à mettre en veilleuse la "scientificité" du marxisme. Cela implique aussi un autre problème d'envergure, celui du volontarisme, dont on ne connaît que trop bien les caractéristiques répressives sous Staline.

Nous espérons avoir dégagé, ne serait-ce que sommairement, la problématique du dilemme entre matérialisme et idéalisme, dilemme dans lequel le marxisme s'est embourbé et dont il ne put jamais sortir, se contentant d'osciller d'un côté (matérialisme, science) ou de l'autre (volontarisme, messianisme révolutionnaire). Ce problème inhérent au marxisme permit à certains individus s'en réclamant d'y percevoir des éléments du plus humaniste des humanismes, mais également, du plus despotique et répressif des régimes

que l'on a connu dans le monde jusqu'à présent, soit le stalinisme. Ce dernier utilise fort habilement et selon une dialectique fallacieuse les aspects déterministes du marxisme pour faire avaler les plus tyranniques mesures volontaristes. Les répressions des années 30 en URSS en sont un exemple manifeste.

#### 4) Le volontarisme de Lénine/la science éclairante

Dans la tradition marxiste orthodoxe, le personnage de Lénine occupe une place de choix. Lénine est considéré comme le praticien de la théorie de Marx en accomplissant la révolution prolétarienne en Russie. Il a prolongé l'oeuvre de son maître à penser dans les faits, il a été le principal artisan de la Révolution d'Octobre en Russie, mettant ainsi à l'oeuvre la praxis révolutionnaire.

Lénine était bien sûr un tenant de la ligne de pensée marxiste; cela lui a permis de brandir l'idée volontariste au sein des masses exploitées, déjà présente chez Marx. La lutte contre l'économisme dont se réclame la social-démocratie allemande figure au premier plan de ses préoccupations. Cela revient à dire que la célèbre phrase de Marx selon laquelle le prolétariat ne se soulèvera que lorsqu'il n'aura à perdre que ses chaînes est infirmée par Lénine. Ce dernier entend accélérer le processus. Voici pourquoi:

L'histoire de tous les pays atteste que, par ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire la conviction qu'il faut s'unir en

syndicats, se battre contre les patrons, réclamer des gouvernements des lois nécessaires aux ouvriers, etc.(39)

Le prolétariat est à lui seul incapable de mener à bien un processus révolutionnaire éminemment socialiste; il doit être éclairé par quelqu'un d'autre. "...le trade-unionisme, c'est [...] l'asservissement idéologique des ouvriers par la bourgeoisie."(40) Le Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie (P.O.S.D.R.), ancêtre du Parti Bolchevique, devient cet éclaireur. Le Parti est le dépositaire légitime de la conscience socialiste. C'est à lui que revient le mandat d'expliquer la théorie mais surtout de diriger le soulèvement révolutionnaire et, en bout de piste, le prolétariat. Se proclamant d'emblée la conscience du prolétariat, le Parti s'arroge tous les droits de direction du mouvement ouvrier et des ouvriers eux-mêmes.

Lénine raisonne en termes binaires, déterministes. Il n'existe que ce qui est bon pour le prolétariat d'une part et, d'autre part, que ce qui est mauvais pour lui. Voici un extrait du mode de pensée léninien:

Puisque les masses ouvrières sont incapables d'élaborer elles-mêmes une idéologie indépendante dans le cours de



leur mouvement, le problème se pose en ces termes: il faut choisir entre idéologie bourgeoise et idéologie socialiste. Il n'y a pas de milieu (car l'humanité n'a pas élaboré une "troisième" idéologie; et puis, d'ailleurs, dans une société déchirée par les antagonismes de classes, il ne saurait jamais exister d'idéologie en dehors ou au-dessus des classes.) C'est pourquoi tout amoindrissement de l'idéologie socialiste, tout éloignement vis-à-vis de cette dernière implique un renforcement de l'idéologie bourgeoise.(41)

En examinant Que faire?, on voit quelle place Lénine accorde au prolétariat dans la révolution dite socialiste. Le prolétariat est en quelque sorte la matière première que doit modeler la conscience de celui-ci incarnée par les intellectuels du Parti, telles les fonctions du cerveau qui contrôlent le corps humain. La classe universelle comme l'affirmait Marx est donc encore une fois aux prises avec un dirigisme qui vient de l'extérieur lui indiquer comment s'organiser en société. Le volontarisme de Lénine servira plus tard à Staline à légitimer l'ordre terrifiant qui règnera sur le pays. Staline s'auto-proclamera la nouvelle conscience du prolétariat, prétexte à une horreur jamais vue dans l'histoire de l'humanité.

## 5) Le matérialisme "dialectique" et historique de Staline

L'ouvrage-clé pour comprendre le syncrétisme théorique de Staline est certes Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique. Lorsque nous faisons allusion au dilemme dans lequel Marx et ses successeurs étaient confrontés et divisés, soit entre l'optique matérialiste et l'approche faisant appel à l'agir humain conscient des masses, nous pouvons dire que Staline représente très bien la première tendance, à savoir qu'il mit au premier plan la considération matérielle, basée sur le développement rectiligne de l'Histoire pour accomplir le passage de la société soviétique vers le socialisme. Sa contribution à l'histoire des origines du concept de totalitarisme témoigne qu'il est le premier à avoir ramassé tout le bagage susceptible de construire un système politique qui, par la suite, a permis la formulation de ce concept.

Examinons la théorie du matérialisme dialectique et historique de Staline à partir de ses écrits:

S'il est vrai qu'il n'y a pas dans le monde de phénomènes isolés, s'il est vrai que tous les phénomènes sont liés entre eux et se conditionnent réciproquement, il est clair que tout

régime social et tout mouvement social dans l'histoire doivent être jugés, non du point de vue de la "justice éternelle" ou de quelque autre idée préconçue, comme le font souvent les historiens, mais du point de vue des conditions qui ont engendré ce régime et ce mouvement social et avec lesquelles ils sont liés.(42)

Le souci de vouloir tout contrôler, si cher aux systèmes totalitaires, transparaît clairement dans l'extrait suivant:

...le matérialisme philosophique marxiste part de ce principe que le monde et ses lois sont parfaitement connaissables, que notre connaissance des lois de la nature, vérifiée par l'expérience, par la pratique, est une connaissance valable, qu'elle a la signification d'une vérité objective; qu'il n'est point dans le monde des choses inconnaissables, mais uniquement des choses encore inconnues, lesquelles sont découvertes et connues par les moyens de la science et de la pratique.(43)

On peut constater ici que le marxisme, selon Staline, a la prétention de pouvoir tout expliquer avec sa méthode scientifique de connaissance de la réalité sociale. En partant de la connaissance des lois de la nature, il est tout à fait possible de parvenir à la connaissance des lois du développement social, car ce dernier est le

prolongement du développement de la nature. En effet, toute l'organisation sociale est directement tributaire du développement naturel, elle en constitue le reflet:

S'il est vrai que la liaison des phénomènes de la nature et leur conditionnement réciproque sont des lois nécessaires du développement de la nature, il s'ensuit que la liaison et le conditionnement réciproque des phénomènes de la vie sociale, eux aussi, sont, non pas des contingences, mais des lois nécessaires du développement social.(44)

Selon une dialectique douteuse, Staline légitime une accélération du processus historique en s'attaquant aux "classes moribondes" pour la raison suivante:

...il faut fonder son action non pas sur les couches sociales qui ne se développent plus, même si pour le moment elles représentent la couche dominante, mais sur les couches sociales qui se développent et qui ont de l'avenir, même si elles ne représentent pas pour le moment la force dominante.(45)

Arthur Koestler pourrait conclure de la façon suivante: "C'est la loi du crédit historique; c'était notre loi."(46)

Pour terminer cette section sur Staline et le matérialisme dialectique et historique, nous allons reprendre certains extraits qui relatent l'importance du Parti dans la mise en marche de l'itinéraire qu'accomplit l'omnipotente Histoire, tel que professé par le marxisme. Cet accent mis sur le rôle du Parti est pour ainsi dire le premier point qui nous fait entrer dans le totalitarisme tel qu'il existe réellement comme système d'organisation sociale. Sur ce point, Staline suit les traces de Lénine. En effet, Staline insiste sur le rôle du Parti qui fait en quelque sorte le lien entre les lois de l'Histoire et la vie réelle. Deux fragments tirés de Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique expliquent cet aspect:

...l'activité pratique du parti du prolétariat doit être fondée, non pas sur les désirs louables des "individualistes d'élite", sur les exigences de la "raison", de la "morale universelle", etc., mais sur les lois du développement social, sur l'étude de ces lois.(47)

...le parti du prolétariat, dans son activité pratique, ne doit pas s'inspirer de motifs fortuits quels qu'ils soient, mais des lois du développement social et des conclusions pratiques qui découlent de ces lois. Par conséquent, le socialisme, de rêve d'un avenir meilleur pour l'humanité qu'il était autrefois, devient une science.(48)

En guise de conclusion, Hannah Arendt a bien rendu compte du lien que l'on peut tisser entre le marxisme comme doctrine et le totalitarisme, exercice auquel nous nous sommes livrés dans les lignes qui précèdent:

Ce qui distingue la théorie de Marx de toutes les autres où l'idée de "faire l'histoire" a trouvé place est seulement que lui seul a compris que si l'on considère l'histoire comme l'objet d'un processus de fabrication, il doit arriver un moment où cet objet "est" achevé, et que si l'on s'imagine que l'on peut "faire l'histoire", on ne peut échapper à cette conséquence qu'il y aura une fin à l'histoire.(49)

### C) Post-totalitarisme, histoire et perestroïka

Comme nous l'avons vu précédemment, le totalitarisme ne peut s'appliquer parfaitement à une société donnée, du moins sur une longue période. La rigidité inhérente à ce concept, qui suppose l'absorption complète de la société civile, nécessite un trop grand contrôle de la part du pouvoir central sur le peuple. De ce fait résulte que certains foyers d'opposition, d'expression d'idées différentes, d'alternatives, continuent à exister. Il est évident que leur champ d'action demeure très limité et est passible de sévère répression, mais l'existence de la presse clandestine incarnée par le *samizdat* par exemple permet de dire que le rêve totalitaire d'intrusion dans toutes les facettes du tissu social rencontre perpétuellement des résistances (50).

Le but poursuivi dans cette section est de démontrer, contrairement à certaines analyses à la mode en Occident (51), que la perestroïka est beaucoup plus qu'une "révolution par en-haut", entièrement attribuable à Mikhaïl Gorbatchev. Les activités de cette société civile "clandestine", incarnée par la dissidence, eurent un rôle au moins aussi important à jouer dans l'adoption de la perestroïka que le pouvoir incarné par le Parti

communiste. C'est selon nous un élément essentiel à considérer. De plus, ce mouvement de dissidence représente le cadre rendant possible l'émergence de la théorie du post-totalitarisme que nous allons aborder ici.

Le totalitarisme peut fonctionner relativement bien dans la mesure où il suscite l'appui de la population à laquelle il s'applique. Dans une première étape, cela ne pose pas de problèmes majeurs. L'exemple du stalinisme en fait foi. Mais à l'époque du dégel khrouchtchévien, la dimension téléologique de cette théorie a été affaiblie, de sorte que l'idéologie à la base du pouvoir fut très affectée (52). Ainsi, le rapport de Khrouchtchev au XX<sup>e</sup> Congrès du parti a tenté de mettre sur le dos de Staline toutes les erreurs commises dans la gestion des politiques en Union soviétique. En effet, soucieux de ne pas trop hypothéquer la légitimité du régime, Khrouchtchev a délibérément dressé une ligne de démarcation rigide entre le personnage de Staline et le stalinisme. Cette manoeuvre politique lui a permis d'attaquer le "petit père des peuples" et ceux de son entourage qui demeuraient dans les hautes sphères du pouvoir, tout en préservant du même coup le système



stalinien de direction du pays. Sur le plan théorique, cette stratégie, perçue comme une échappatoire par les intellectuels, les a incités à réclamer davantage, c'est-à-dire à procéder à un questionnement plus en profondeur sur la nature du stalinisme. La dimension mythique du personnage de Staline ainsi mise au rancart, le pouvoir ne dispose donc que d'une légitimité fabriquée pour s'autojustifier. Le caractère fallacieux de cette légitimité a largement favorisé l'émergence d'un mouvement "oppositionnel" qui exposa des alternatives, se questionna sur le sens profond de la période stalinienne au point de réclamer davantage d'information sur le phénomène. Le premier questionnement historique en profondeur sur le stalinisme s'esquissa pour la première fois à cette époque:

Or, si le régime soviétique a accepté à plusieurs reprises l'ébauche d'une telle réflexion, il se referma en définitive sur lui-même. La dissidence naîtra de ces contradictions. Lorsqu'on se rendit compte que le régime se perpétuait tel qu'en lui-même, qu'il était voué à la répétition, on fut amené, de la simple réflexion sur le passé, à une réflexion sur la nature même du stalinisme, puis sur le rapport entre le stalinisme et le léninisme, voire le marxisme; et enfin on s'interrogea sur la pertinence même du socialisme.(53)

La conséquence la plus importante de cette remise en question est l'obtention d'une relative autonomie de pensée chez l'intelligentsia soviétique. L'amalgame d'idéologie et de terreur nécessaire à la gestion d'un système totalitaire se voit amputé d'un de ses éléments-clés. Tout en conservant la façade totalitaire, le pays fourmille de courants, plus ou moins tolérés, qui permettent de penser le concept de post-totalitarisme. Le pouvoir se maintient sur une base artificielle susceptible de s'écrouler à tout moment.

La formulation suivante pourrait servir à rendre compte du contenu du post-totalitarisme; résultat d'une tension entre un pouvoir soucieux de conserver ses assises et un embryon de société civile désireux de s'exprimer, il consiste à accorder des gains minimes à cette société civile pour se protéger temporairement. La conséquence inévitable de ce relâchement est l'ouverture de brèches dans le système. Jeffrey Goldfarb nous dit en quoi consiste le post-totalitarisme:

"It is constituted by the emergence of an independent public domain, then by the relationship between the independent domain and the domain of the officially tolerated critical discourse, and finally by the relationship between these domains of

critical discourse with officialdom. The alternatives of Newspeak are shaped by Newspeak, but they may in the end destroy it."(54)

Selon Goldfarb, le post-totalitarisme est donc le résultat d'un contrat implicite, basé sur un compromis passé entre le pouvoir central et l'intelligentsia. La résultante de ce processus consiste à enlever une parcelle de pouvoir aux dirigeants et à l'accorder aux intellectuels. Comme Goldfarb le mentionne, s'inspirant d'une formule de Vaclav Havel (55): "[it is] the power of the powerless."(56)

Dans les grandes lignes, voici en quoi constitue le post-totalitarisme. Une fois l'étape de "terreur organisée" accomplie, le pouvoir se rend compte qu'il aura toujours à affronter les irréductibles et accorde une marge de manoeuvre, très limitée il est vrai, mais réelle, aux opposants. Cela permet l'apparition d'un courant réformateur qui formule des recommandations aux autorités. A ce sujet, nous voudrions faire état d'une lettre qui fut envoyée aux hautes instances du parti communiste soviétique en 1970, en pleine "stagnation" brejnévienne. Elle est signée par l'académicien Andrei

Sakharov, l'historien Roy Medvedev et le physicien V. Tourtchine. Le seule existence de cette lettre démontre que, loin d'être uniquement peuplée d'"homo-soviéticus", l'Union soviétique possède en son sein des gens qui osent parler ouvertement et qui, à notre avis, forment la base sociale nécessaire à l'émergence de la perestroïka. Voici quelques extraits de cette lettre:

Il apparaît, à notre époque, impérativement nécessaire d'appliquer une série de mesures en vue d'une plus grande démocratisation de la vie sociale dans le pays.[...] Sans une démocratisation radicale, notre société ne sera pas en mesure de résoudre les problèmes qui se posent, elle ne pourra connaître un développement normal.(57)

A peu de nuances près, il s'agit de la glasnost gorbatchévienne. Le requestionnement sur la période stalinienne est aussi abordé par la bande:

Au cours de la dernière décennie, des signes menaçants de désorganisation et de stagnation ont commencé à apparaître dans l'économie de notre pays; mais le point de départ de ces difficultés remonte à une période bien antérieure et revêt un caractère très profond.(58)

Pour les trois auteurs, la perestroïka ne peut se borner aux réformes économiques:

Les obstacles qui gênent le développement de notre économie existent en-dehors d'elle, dans le domaine sociopolitique, et toutes les mesures qui n'écarteront pas cet obstacle sont vouées à l'inefficacité.(59)

Parmi les mesures proposées par les Sakharov, Medvedev et Tourtchine, retenons la création d'un institut de l'opinion publique et la création d'une loi sur la presse. L'intérêt représenté par ces deux mesures est le suivant: il s'agit de deux revendications formulées par l'intelligentsia ralliée à la perestroïka gorbatchévienne.

A partir de là, il est possible de parler de la renaissance d'une société civile, faible mais toujours en vie:

La peur causée par le stalinisme ne paralyse plus la pensée; on ne se laisse plus intimider. L'effervescence intellectuelle des années soixante à l'intérieur de petits groupes d'oppositionnels, de «pensant-autrement», qui appartiennent en majorité à l'intelligentsia, trouve maintenant un vecteur: la méthode de propagation et de diffusion des idées critiques devenue célèbre sous le nom de *Samizdat*.(60)

C'est donc dire que la perestroïka est quelque chose de beaucoup plus nuancé qu'une initiative personnelle de Gorbatchev. Elle trouve ses origines dans une situation sociale déjà mûre depuis longtemps pour une réforme en profondeur de la société soviétique. L'historien Youri Afanassiev confirme notre point de vue :

Le durcissement du régime sous Brejnev ne doit pas nous empêcher de voir, derrière l'autoritarisme, que c'est précisément pendant ces années-là que la pensée sociale et politique s'est structurée dans notre pays, que c'est le moment où se sont dessinés des courants différents.(61)

Mais ce réveil dont parle Youri Afanassiev fut largement occulté, toujours à la même époque Brejnev. L'interruption du processus de réhabilitation des victimes du stalinisme amorcé par Khrouchtchev, ainsi que le décret adressé aux historiens sur le culte de la personnalité catégorisé comme "affaire classée" (62), permettent de montrer que le pouvoir de l'époque percevait très clairement l'importance du débat sur le stalinisme et, par extension, sur l'histoire de l'Union soviétique depuis ses débuts. Ce frein de vingt ans a rendu encore plus urgente la nécessité de réformes en profondeur du système soviétique en entier.

En effet, la perestroïka n'est pas tombée du ciel (63). Elle est au contraire l'aboutissement logique d'une société condamnée à bouger, après 70 ans de conformisme idéologique qui ont rendu intenable la situation dans le pays. Dans la mesure où le marxisme-léninisme orthodoxe a perdu son attrait de naguère dans la population (64), il est impératif de procéder à des changements majeurs dans la politique du pays, ce que s'efforce d'accomplir la perestroïka.

## NOTES

(1) Dans l'ouvrage Humanisme et terreur de Maurice Merleau-Ponty, (Paris, Gallimard, 1947) on retrouve un parfait exemple de cet état de fait, notamment dans les attaques de l'auteur contre Arthur Koestler.

(2) Pierre Hassner: "Le totalitarisme vu de l'ouest", in Guy Hermet et al.: Totalitarismes, Paris, Economica, 1985, p.15 à 41, p.26.

(3) Marc Ferro: L'histoire sous surveillance, Paris, Calmann-Lévy, 1985, p.19.

(4) E. N. Medynskij: Narodnoe obrazovanie v SSSR, Moscou, 1952, p.77, cité par Michel Heller, La machine et les rouages, Paris, Calmann-Lévy, 1985, p.190.

(5) Lénine à Pokrovsky, Pravda, 27 janv. 1924, p.2, cité par Marc Ferro, op. cit., p.207.

(6) Cité par Marc Ferro: Comment on raconte l'histoire aux enfants - à travers le monde entier, Paris, Payot, 1986, p.145.

(7) Jean Daniel, Youri Afanassiev: Cette grande lueur à l'Est, Paris, Maren Sell, 1989, p.13.

(8) Voir à ce sujet Histoire du parti communiste. / bolchévik / de l'U.R.S.S., Montréal, Librairie progressiste, 1976.

(9) Nicolas Werth: Les procès de Moscou, Bruxelles, Complexe, 1987, p.88.

(10) Marc Ferro: L'histoire sous surveillance, op. cit., p.27.

(11) André Glucksmann: "Sortir du communisme c'est rentrer dans l'Histoire", Le Monde, 13 oct. 1989, p.2.

(12) Ibid.

(13) Marc Ferro: Comment on raconte l'histoire..., op. cit., p.145.

(14) Claude Lefort: L'invention démocratique, Paris, Fayard, 1981, p.55.



- (15) Svetozar Stojanovic: In Search of Democracy in Socialism, Buffalo, Prometheus Books, 1981, p.112.
- (16) Konstitucija (Osnovoi zakon) SSSR, M. 1974, p.28, cité par Michel Heller, op. cit., p.101.
- (17) Michel Heller, op. cit. p.102.
- (18) Joseph Staline: Les questions du léninisme, Paris, Maspéro, 1965, p.33.
- (19) Claude Lefort, op. cit., p.130-131.
- (20) Michel Heller, op. cit., p.233.
- (21) Claude Lefort: Eléments d'une critique de la bureaucratie, Paris, Gallimard, 1979, p.142.
- (22) Svetozar Stojanovic, op. cit., p.100.
- (23) Michel Heller, Aleksandr Nekrich: L'utopie au pouvoir - Histoire de l'U.R.S.S. de 1917 à nos jours, Paris, Calmann-Lévy, 1982, cité par Nicolas Werth, op. cit., p.104.
- (24) Cité par Boris Souvarine: Staline, Paris, Plon, 1934.
- (25) Maurice Merleau-Ponty: Humanisme et terreur, Paris, Gallimard, 1947, p.163.
- (26) Arthur Koestler: Le zéro et l'infini, Paris, Calmann-Lévy, 1945, p.49.
- (27) Marc Ferro: L'histoire sous surveillance, op. cit., p.166.
- (28) Youri Afanassiev, Marc Ferro et al.: 50 idées qui ébranlèrent le monde - Dictionnaire de la glasnost, Paris, Payot, Moscou, Progress, 1989, p.411 à 416, p.413.
- (29) Milan Simecka: "Nas soudruh Winston Smith", Svedectvi 70-71, p.258, cité par Jacques Rupnik: "Le totalitarisme vu de l'Est", Guy Hermet et al., op. cit., p.43 à 71, p.54.
- (30) Boris Kagarlitski, "Texte samizdat", Hiver 1988, cité par Jean-Marie Chauvier: L'U.R.S.S.: Une société en mouvement, Paris, Editions de l'aube, 1988, p.85.

(31) Karl Marx, Friedrich Engels: L'Idéologie allemande, Paris, Editions sociales, 1983, p.79.

(32) Ibid., p.78.

(33) Ibid., p.71.

(34) Ibid., p.78.

(35) Ibid., p.77.

(36) Cornélius Castoriadis: "L'effondrement du marxisme-léninisme - 1- La fin d'une orthodoxie, Le Monde, 24 avril 1990, p.1-2, p.2.

(37) Friedrich Engels: Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande, p.26 cité par J. Staline: "Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique", Histoire du Parti communiste /bolchévik/ de l'U.R.S.S., op. cit., p.124.

(38) Friedrich Engels: "Lettre à Lafargue", 11 août 1884, cité par Lucio Colletti: Le déclin du marxisme, Paris, P.U.F. 1984, p.147.

(39) Vladimir I. Lénine: Que faire?, Paris, Ed. du Seuil, 1966, p.85.

(40) Ibid., p.96.

(41) Ibid., p.95-96.

(42) Joseph Staline, loc. cit., p.121.

(43) Ibid., p.125.

(44) Ibid., p.126.

(45) Ibid., p.121.

(46) Arthur Koestler, op. cit., p.98.

(47) Joseph Staline, loc. cit., p.126.

(48) Ibid., p.127.

(49) Hannah Arendt: La crise de la culture, Paris, Gallimard, 1972, p.106.

(50) Consulter à ce sujet le mémoire de maîtrise de Martine Painchaud: Le mouvement Samizdat en Union soviétique: revendications sporadiques ou embryon de mouvement social?, Montréal, U.Q.A.M., 1989.

(51) Françoise Thom: Le moment Gorbatchev, Paris, Hachette, 1989, et aussi Alexandre Zinoviev: Le gorbatchévisme ou les pouvoirs d'une illusion, Montréal, Guérin littérature, 1987.

(52) Voir à ce sujet Claude Lefort: "Le totalitarisme sans Staline", Eléments d'une critique de la bureaucratie, Paris, Genève, Droz, 1971, p.130-190.

(53) Jutta Scherrer: "Contre une histoire sans mémoire: Dissidence soviétique et stalinisme", Libre 8, Paris, Payot, 1980, p. 55 à 88, p.56.

(54) Jeffrey C. Goldfarb: Beyond Glasnost - The Post-totalitarian Mind, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, p.162.

(55) Vaclav Havel: The Memorandum, New York, Grove Press, 1980.

(56) Jeffrey C. Goldfarb, op. cit., p. 106.

(57) Le Monde, 11-12 avril 1970, cité par Jacques Baynac: La révolution gorbatchévienne, Paris, Gallimard, 1988, p.34-35.

(58) Ibid., p.36.

(59) Ibid., p.43.

(60) Jutta Scherrer, loc. cit., p.73.

(61) Jean Daniel, Youri Afanassiev, op. cit., p.79.

(62) Ibid., p.80.

(63) Ibid.

(64) Claude Lefort: "Un entretien avec Claude Lefort", Le Monde, 27 octobre 1989. (propos recueillis par Thomas Ferenczi)

## CHAPITRE II

LA PROBLÉMATIQUE DE LA RÉVISION DE L'HISTOIRE EN U.R.S.S.

## CHAPITRE II

### LA PROBLÉMATIQUE DE LA RÉVISION DE L'HISTOIRE EN U.R.S.S.

#### A) Perestroïka et glasnost

Quand Mikhaïl Gorbatchev est arrivé au pouvoir en 1985, l'économie soviétique se trouvait dans un état critique. Les vingt années de brejnévisme avaient laissé des traces: l'époque dite de "stagnation" avait fait en sorte que le nouveau pouvoir, incarné par Gorbatchev, devait absolument faire quelque chose pour améliorer la situation. Du temps de Brejnev, on laissait entendre que tout allait bien; le pays voguait allégrement, contre vents et marées, vers le paradis socialiste, terre promise de la théorie marxiste. Le paradoxe entre ce type de discours et la réalité soviétique rendait la situation intenable pour les nouveaux dirigeants du pays. C'est alors que le nouveau titulaire du pouvoir proposa un programme de restructuration susceptible d'améliorer sensiblement la situation économique du pays.

En termes généraux, la perestroïka, néologisme devenu populaire dans le monde entier, est un stimulant que la nouvelle direction du pays désire injecter à l'ensemble de la structure économique, elle-même au bord du gouffre. L'essentiel du programme de Gorbatchev insiste sur l'importance que l'on doit accorder aux initiatives individuelles pour endiguer les problèmes créés par le système directiviste préconisé en Union soviétique depuis son existence en tant qu'Etat. Il s'agit ni plus ni moins d'un appel à la classe travailleuse de mettre l'épaule à la roue, de façon à redonner à l'économie un minimum d'efficacité.

La perestroïka ne peut à elle seule régler l'ensemble des problèmes de la société soviétique. La "glasnost", l'autre volet du programme de réformes, vient donner suite à la perestroïka. Se rendant compte que l'encouragement dans la sphère économique ne peut redonner confiance à lui seul à la classe ouvrière, Gorbatchev consentit à lâcher du lest du côté de la censure, à se retirer partiellement du contrôle des moyens d'information, et par le fait même à encourager la critique de la gestion du pays. La perestroïka constitue en quelque sorte l'élément déclencheur de la glasnost, prémisse essentielle du programme gorbatchévien.

B) Un thème particulier de la glasnost: la révision de l'histoire

1) La position de Gorbatchev

C'est dans ce cadre que s'insère la révision de l'histoire officielle du pays. En effet, il importe de se pencher de nouveau sur les initiatives des anciens dirigeants dans leur marche vers "l'avenir radieux", pour reprendre l'expression célèbre d'Alexandre Zinoviev. Mais il est nécessaire de noter préalablement que les limites de la révision de l'histoire officielle ont été posées par Gorbatchev lui-même. D'une part:

"Il ne faut pas rouvrir les plaies du passé" déclarait-il à des représentants du monde de la culture. Mais, dès l'assemblée plénière de janvier 1987, il estimait nécessaire de revenir sur les causes lointaines de la stagnation pour insuffler à sa politique de restructuration un plus grand dynamisme.(2)

Un an plus tard, il pense toujours la même chose. Dans son rapport au Plénum du Comité Central, il dit:

Camarades, je voudrais souligner encore une fois que l'intérêt pour notre histoire n'est pas un simple intérêt pour le passé. S'y référer est

vital pour nous, pour notre travail  
présent, pour atteindre les objectifs  
de la réorganisation.(3)

En dépit de ses appréciations sur la politique stalinienne qui dénoncent d'une certaine façon le personnage (4), on est en mesure de voir, de manière assez claire, que Gorbatchev n'entend pas se laisser dépouiller de la prérogative dont il dispose en ce qui concerne ce "dossier chaud" de l'histoire. Ultimement, la révision de l'histoire ne sera utile qu'en fonction des intérêts du pouvoir central qui en fixe strictement les limites. Pour ce faire, le secrétaire général compte s'appuyer sur l'intelligentsia "perestroikienne" dans le but de canaliser les énergies de ce groupe social à son bénéfice. D'ailleurs, la prochaine section montrera justement comment l'intelligentsia soviétique voit l'importance du réexamen de l'histoire du pays.



## 2) Les raisons du requestionnement sur l'histoire soviétique

Une bonne partie de l'intelligentsia soviétique, longtemps située en retrait dans cette société, s'est intéressée à la révision de l'histoire, en limitant ses jugements aux bornes que Gorbatchev avait indiquées au départ. En effet, dans leur première offensive, les intellectuels (philosophes, économistes, journalistes et bien sûr historiens) se contentaient de reprendre les thèmes, d'ailleurs très généraux, que Gorbatchev utilisait dans ses discours sur l'importance accordée à l'histoire. Malgré cela, les éléments d'une critique plus sérieuse se trouvaient déjà là, en germe. Dans l'optique de la construction du socialisme, les chercheurs se prononcent sur les tares de la science historique. Pour n'en citer qu'un, voici ce qu'en pense le philosophe Anatoli Boutenko:

Il est indispensable aujourd'hui de revoir toute l'histoire de l'Etat soviétique et de comprendre où, quand et pourquoi sont apparus tel ou tel phénomène négatif, déviation, déformation dans l'organisation économique et politique de la société, qui ont empêché le socialisme de réaliser toutes ses possibilités.(5)

Cette position, qui a le double avantage d'être critique et de plaire aux dirigeants réformateurs, est insuffisante pour certains chercheurs, dont le plus connu est sans doute Youri Afanassiev, sur le thème spécifique de l'histoire. Au moyen de son questionnement, Afanassiev attaque les fondements-clés du système soviétique, comme en témoigne l'interpellation suivante: "...pourquoi avons-nous construit de telle sorte qu'une reconstruction s'impose à présent?"(6) C'est à partir de cette requête que le célèbre "historien de la glasnost" construit sa critique qui se veut être un encouragement à la révision de l'histoire.

Dans un premier temps, Afanassiev considère que faire la lumière sur l'histoire soviétique, en proie à de multiples manipulations au cours des années, est absolument nécessaire si l'on aspire à une restructuration (perestroïka) réelle de l'ensemble de la société soviétique: "...nous ne pouvons pas transformer notre société, sans savoir comment elle s'est constituée" (7). Son texte paru dans La seule issue, ouvrage collectif dont il fut le directeur, et dont le titre est "La perestroïka a besoin de l'histoire" est significatif à cet égard. Voici pourquoi il importe d'accorder une

attention particulière à cet aspect. D'une part: "...le regard rétrospectif suppose que l'examen de notre passé soit lié au mouvement en avant de notre société" (8). Pour compléter et enrichir son point de vue, notons ceci:

L'Histoire n'est pas seulement le passé, nous ne pouvons la considérer exclusivement comme une série d'évènements qui ont eu lieu dans le passé. Elle est le prolongement et la continuation du passé dans le présent et le futur. Et nous, nous sommes au milieu. Pour modifier le présent et le futur, il nous faut donc connaître le passé. En clair, ça veut dire que pour être à même de résoudre les problèmes auxquels nous sommes confrontés actuellement, nous devons en connaître les racines, savoir exactement d'où ils viennent.(9)

D'autre part, le contact avec les origines de la structure sociale actuelle ne peut que contribuer positivement à mieux s'organiser en société, ne serait-ce que pour ne pas commettre les mêmes erreurs que dans le passé. Anatoli Boutenko semble en accord avec ce point de vue:

Ce n'est pas pour fouiller notre passé que nous y revenons mais bien parce que nous ne pouvons résoudre correctement les problèmes que nous nous sommes posés pour aujourd'hui et demain sans une compréhension précise et exhaustive des fautes et erreurs commises durant cette période.(10)

Mais il y a plus important encore, selon Afanassiev. Nous savons que la perestroïka n'a pas apporté les résultats escomptés depuis qu'elle s'est mise en branle. Cela tient à deux aspects. Le premier est que Gorbatchev se doit de combattre dans son propre parti pour faire accepter son point de vue, ce qui retarde la prise d'initiatives qu'il souhaite mettre de l'avant. Le deuxième aspect concerne la société civile soviétique proprement dite. Les masses manifestent un certain scepticisme en regard de la perestroïka car celle-ci ne repose sur aucune garantie susceptible d'améliorer à court terme la condition desdites masses. Youri Afanassiev propose un moyen d'aller chercher l'appui de ces gens de la façon suivante; en faisant (enfin) la lumière sur le passé, les individus retrouvent du même coup leur mémoire historique, et cela entraîne une possibilité d'intégration de la société civile dans le processus de restructuration, bref la société est appelée à participer à la bonne marche du processus. De plus, cette tentative d'intégration sert très bien les intérêts du pouvoir, bien qu'elle ne se limite pas à cela.

Le phénomène de la révision de l'histoire renferme en lui-même plusieurs potentialités, qui dépassent le champ

que le pouvoir central est prêt à reconnaître. Il faut insister sur un élément extrêmement important à ce sujet: en Union soviétique, l'histoire a toujours été présentée comme étant tout à fait linéaire, imperturbable, comme la matérialisation de toutes les prédictions du matérialisme dialectique et historique. A partir de cette interprétation, il est par définition impertinent et sans intérêt de s'arrêter de nouveau, sept décennies après la "révélation" du processus historique fournie par la science marxiste, aux "erreurs" qui auraient pu se produire pendant que l'Histoire traçait son chemin. L'idée que l'Histoire se serait perdue dans les labyrinthes de l'humanité apparaît impensable: seuls les "saboteurs" peuvent ralentir le cours de l'Histoire, et encore, cela ne fait que reporter l'échéance que celle-ci a posée (11). Pourtant, le fait que Gorbatchev lance un programme aussi "révolutionnaire" que la perestroïka pour l'appliquer à l'U.R.S.S. dénote que les difficultés rencontrées par le pays sont peut-être dues à autre chose que du sabotage "impérialiste". Les intellectuels se sont rendus compte qu'il y aurait peut-être autre chose à considérer dans le "retard historique" du socialisme. C'est pourquoi ils manifestent autant d'intérêt pour la révision de l'histoire à l'ère gorbatchévienne.

Igor Vinogradov nous expose que, loin de posséder un passé radieux rempli de victoires, l'Union soviétique a un urgent besoin de faire la paix avec son passé. La première tâche qui s'impose dans cette optique est d'exposer ce passé et d'analyser les causes, ces "mécanismes sociaux objectifs", des erreurs commises, de façon à s'immuniser contre un éventuel retour en force de ce passé:

...si vraiment nous ne voulons pas que ce passé revienne, même sous une forme fortement adoucie et modernisée, nous devons examiner très attentivement s'il ne subsiste pas dans notre organisation sociale actuelle des éléments (lesquels précisément?) relevant des anciens mécanismes et structures sociales dont la nature est si prédisposée au virus du mal introduit par telle ou telle volonté subjective.(12)

La porte derrière laquelle est verrouillée l'histoire réelle du pays doit impérativement être ouverte. En effet: "Avec la perestroïka, il ne s'agit plus de réécrire le passé mais de l'écrire" (13). La force de cette remarque est considérable. De plus, elle est en contradiction avec les recommandations du Parti lui-même qui a délégué une Commission spéciale chargée de rédiger une nouvelle histoire du PCUS, ce à quoi s'objectent énergiquement des gens comme Youri Afanassiev. Leur

argument est le suivant; à quoi sert-il de remplacer une interprétation perçue comme "La" vérité historique par une autre? L'enjeu majeur de la révision de l'histoire en URSS est que l'on puisse assister à une pluralité d'histoires différentes du Parti et du pays pour ainsi mettre fin à la domination hégémonique de ce Parti sur les questions ayant trait à la science historique dans le cas qui nous préoccupe: "On doit renoncer à toute prétention au monopole du savoir historique" (14).

La réapparition de l'histoire comme véritable discipline scientifique est également au coeur des recommandations que fait l'intelligentsia au pouvoir soviétique. Cette discipline, longtemps sclérosée par la main de fer du Parti-Etat qui appliquait ses directives, a besoin d'air frais pour respirer à nouveau et à ce titre profite de la glasnost pour revendiquer le droit légitime de toute discipline scientifique de se développer indépendamment des intérêts et consignes du pouvoir central. "Il importe notamment d'historiciser notre passé, de désidéologiser l'histoire" (15). Par le fait même, on devrait donner un visage plus réaliste à l'histoire proprement dite. La présentation orthodoxe de l'histoire vantant les mérites de l'U.R.S.S. doit être

mise au rancart. Lewis H. Siegelbaum, qui cite Afanassiev est clair à ce sujet :

"No matter how well intentioned, idealization of the past "is always the enemy of reason, memory and understanding" Afanassiev asserted. It promotes "historical amnesia" which "destroys social consciousness, barbarizes and makes meaningless the life of society". (16)

En fait, la recherche libre en histoire n'existe pas. Les historiens pratiquent leur discipline par réflexes conditionnés d'en-haut, c'est-à-dire qu'ils attendent les directives du pouvoir, spécialement du bureau chargé de l'idéologie qui fixe les bornes auxquelles il convient de s'arrêter. Bien que l'essentiel des éléments cités dans ce texte ait été formulé par des intellectuels soviétiques, ceux-ci ne représentent qu'une infime minorité parmi le vaste ensemble que regroupe la confrérie des chercheurs en sciences sociales en général, et *a fortiori* le groupe des historiens. Plusieurs parmi eux sont encore fortement imprégnés de l'"esprit de parti", dont Roberte Berton-Hogge et Marie-Hélène Mandrillon nous donnent une définition pertinente :

En histoire, l'esprit de parti a ceci de particulier qu'il implique que tout discours politique est un discours historique dans la mesure où ce qui



constitue le moteur de l'évolution sociale est un déterminisme historique. Dès lors, le parti est à la fois la source et l'incarnation de l'histoire, le lieu exclusif où elle se fait et où elle se dit.(17)

A partir de cette définition, il est justifié de mentionner le rôle des historiens comme étant celui de "courroies de transmission" des directives venues des hautes sphères du pouvoir. Cela veut également dire que les réflexes post-staliniens, comme l'auto-censure par exemple, font encore aujourd'hui partie intégrante du mode de vie des chercheurs en Union soviétique. Ne serait-ce que pour cette raison, il est impératif de procéder à une réévaluation de toute la structure des sciences sociales soviétiques, qui représente en quelque sorte un modèle réduit de la mentalité qui existe dans le pays. D'où l'urgence de procéder à une "révolution des consciences": "Beaucoup sont persuadés, même à l'époque actuelle, qu'il faut aimer les lois de l'histoire beaucoup plus que sa propre mère" (18). Le mot n'est pas trop fort; il se veut un élément nécessaire tant à l'existence qu'à la survie de la glasnost et de la perestroïka:

La démoralisation et l'amoralisme que l'on observe dans la société sont une conséquence directe de l'écrasement

de toute pensée vivante, de tout élan d'honnêteté, du "dressage" des citoyens qui ont bien appris lorsqu'on vote publiquement, à toujours lever la main pour dire oui, à ne jamais voter contre et à ne pas attirer bêtement l'attention sur soi en s'abstenant. Voilà pourquoi il est si important de démêler ce qui dans notre passé a pu produire notre présent. Il faut commencer dès les premiers jours d'Octobre, et suivre étape par étape comment s'est formée chez nous, cette mentalité généralisée d'esclave. Nos respectables historiens doivent nous y aider.(19)

Ces respectables historiens peuvent-ils se détacher aussi rapidement de cette mentalité d'esclave? La question est posée.

### 3) La critique de Staline et du stalinisme

Si l'on aspire à analyser l'Union soviétique, et ce quel que soit le thème abordé, il faut nécessairement s'arrêter sur la période du stalinisme. Plusieurs raisons peuvent être apportées à l'appui: la première est que Staline est le "numéro 1" à avoir dirigé les destinées du pays le plus longtemps, soit de 1923 à 1953. L'importance du rôle de Iossif Vissarionovitch Djougachvili, dit Staline, est considérable, car il fut le maître d'oeuvre de toute l'organisation sociale, étatique et économique du "premier Etat socialiste du monde".

De plus, ce sont ces bases "socialistes" qui sont aujourd'hui remises en question et qui font l'objet d'un vif débat en Union soviétique. Pour donner un aperçu de l'importance et de la profondeur de ce débat, citons la Pravda, organe de presse conservateur entre tous: "La question se ramène à une seule: la société qui a été édiflée chez nous est-elle (était-elle) socialiste?"(20). Quand la Pravda, considérée comme la gardienne de l'idéologie marxiste-léniniste par excellence, étant donné qu'elle est l'organe du Parti communiste, se met à douter du caractère socialiste de la société soviétique,

cela démontre effectivement que la question revêt une importance majeure pour ceux qui la posent. Par conséquent, il est difficile d'avancer ce questionnement sans réviser le statut de Staline et du stalinisme. De fait, le pays doit à Staline la mise en pratique des plans quinquennaux et de la collectivisation des terres pour ne citer que les mesures les plus importantes. Il lui doit également l'établissement d'une bureaucratie volumineuse dotée d'un pouvoir de direction extrêmement puissant, et ainsi de suite. D'ailleurs, notre objectif n'est pas de produire une étude approfondie du phénomène stalinien mais plutôt d'examiner pourquoi le thème du stalinisme est revenu à l'ordre du jour des discussions dans toute l'Union soviétique, principalement dans les médias, après un silence public de vingt ans, c'est-à-dire depuis la destitution de Khrouchtchev.

Le stalinisme a été la cible favorite des intellectuels, dans leur offensive purificatrice de l'histoire de leur pays, depuis le début de la perestroïka. Avant l'arrivée de Gorbatchev à la tête du Parti, on s'était bien gardé de réactualiser la discussion sur Staline:

Le "tabou Staline" était précisément l'expression d'une impasse délibérément choisie sous Brejnev. On ne pouvait rouvrir le dossier sans risquer d'ébranler l'Etat, de remettre en cause le parti et toute son histoire.(21)

Même Mikhaïl Gorbatchev a abordé ce sujet avec un souci de prudence manifeste en novembre 1987, notamment en ce qui concerne la collectivisation des terres:

Nous avons aussi commis des excès dans la lutte contre les koulaks et notre politique, juste en soi, (souligné par nous) a été appliquée d'une façon si extensive qu'elle a fini par toucher une bonne partie des paysans moyens. Telle est la vérité historique.(22)

Une bonne partie de l'intelligentsia soviétique insiste pour s'attarder au phénomène Staline, et combat pour ne pas éluder le problème sans en avoir préalablement étudié toutes les manifestations, ce qui, soit dit en passant, ferait bien l'affaire des dirigeants. Youri Afanassiev, le porte-drapeau de la révision de l'histoire, a dit maintes et maintes fois qu'ouvrir les écluses, autrement dit publier les ouvrages des anciens "démons de la révolution et du socialisme", ne devait pas exclure Staline. Il propose de republier

les ouvrages de Staline, de façon à ce que l'ensemble de la population puisse savoir ce que pensait le "petit père des peuples". Mikhaïl Guefter, lui aussi historien, est en accord avec son collègue: "Un rendez-vous avec Staline? C'est une question vitale pour nous que de l'admettre dans notre cercle, de le faire parler, etc."(23)

Il est un évènement qu'il faut relater ici et qui est très important; le processus de révision de l'histoire en général et du stalinisme en particulier ne fait pas l'unanimité en Union soviétique. Nous avons tenu à présenter brièvement un point de vue tout à fait "anti-perestroïkiste", qui s'inscrit parfaitement dans la ligne idéologique stalinienne. Farouchement opposée à la glasnost et la perestroïka, Mme Nina Andreïeva, chimiste de Léninegrad, a produit un texte considéré comme la plate-forme officielle du clan conservateur hostile aux bouleversements actuellement en cours en U.R.S.S. Nous croyons pertinent de citer quelques extraits de sa lettre publiée dans la Sovietskaïa Rossia, le 13 mars 1988 (24). Voici un exemple de sa "fermeté idéologique" en ce qui a trait aux répressions staliniennes:

Le thème des répressions, devenu à la mode, est hypertrophié dans la perception d'une partie de la jeunesse et occulte un éclairage objectif du passé.(25)

Au sujet de Mikhaïl Chatrov, dramaturge célèbre qui a écrit plusieurs pièces sur les événements entourant la Révolution d'Octobre, elle écrit:

Son éclairage d'une des périodes les plus responsables de notre histoire érige en absolu le facteur subjectif du développement social, ignore manifestement les lois objectives qui se manifestent dans l'activité des classes et des masses... Chatrov dénature l'histoire du socialisme dans notre pays.(26)

Voici un exemple parfait, s'il en est un, de l'application de la théorie du matérialisme dialectique et historique systématisée par Staline. Mme Andréieva ne ménage pas non plus les partisans de la perestroïka, qui entraînent Gorbatchev avec eux, bon gré mal gré:

Ce sont précisément ces partisans du "socialisme libéral de gauche" qui constituent la tendance à falsifier l'histoire du socialisme. Ils suggèrent que dans le passé du pays n'ont été réels que les erreurs et les crimes, passant sous silence les grandes réalisations du passé et du présent. Prétendant à une vérité historique complète, ils remplacent les critères

socio-politiques de développement de la  
société par la scolastique des  
catégories éthiques.(27)

Ces extraits viennent démontrer que la lutte pour la glasnost en matière historique n'est pas gagnée, ce qui motive davantage les gens en faveur de celle-ci à continuer à se battre pour la faire progresser.



## NOTES

(1) Voir l'ouvrage de Mikhaïl Gorbatchev: Perestroïka-Vues neuves sur notre pays et le monde, Paris, Flammarion, 1987, chapitre 1.

(2) Roberte Berton-Hogge et Marie-Hélène Mandrillon: Le renouveau des sciences humaines en URSS--la déstalinisation en jeu, Problèmes politiques et sociaux, 580, 18 mars 1988, p.23.

(3) Mikhaïl Gorbatchev: "Rapport du Plénum du CC du PCUS du 18 février 1988" La Pravda, 19 février 1988 cité par L. Marcou: Les défis de Gorbatchev, Paris, Plon, 1988, p.76.

(4) Roberte Berton-Hogge et Marie-Hélène Mandrillon, loc. cit. p.25-26.

(5) Anatoli Boutenko: "Dans un climat de transparence", Transparence, démocratie, responsabilité, Moscou, Editions de l'Agence de presse Novosti, 1988, p.13 à 20, p.15. (propos recueillis par Albert Sirotkine)

(6) Iouri Afanassiev: "La perestroïka a besoin de l'histoire", Iouri Afanassiev et al., La seule issue, Paris, Flammarion, 1989, p.158 à 178, p.159.

(7) Jean Daniel, Youri Afanassiev: Cette grande lueur à l'Est, Paris, Maren Sell, 1989, p.53.

(8) Iouri Afanassiev: "La perestroïka a besoin de l'histoire", loc. cit. p.160.

(9) Jean Daniel, Youri Afanassiev, op. cit., p.62. Le roman de George Orwell (1984, Paris, Gallimard, 1982) insiste beaucoup lui aussi sur l'importance de connaître le passé pour appréhender le présent et l'avenir.

(10) Anatoli Boutenko, loc. cit., p.13.

(11) Claude Lefort: "Kravchenko et le problème de l'U.R.S.S.", Eléments d'une critique de la bureaucratie, Paris, Gallimard, 1979, p.117 à 144, p.142.

(12) Igor Vinogradov: "La vérité va-t-elle par étapes?", Iouri Afanassiev et al., op. cit., p.35 à 59, p.43.

(13) Pierre Blanchet: "Des trous dans la mémoire", Le Nouvel Observateur 1284, 15-21 juin 1989, p.16 à 17, p.16.

(14) Iouri Afanassiev: "La perestroïka a besoin de l'histoire", loc. cit., p.177.

(15) Ibid., p.169.

(16) Kommunist 14, 1985, p.105-116, cité par Lewis H. Siegelbaum: "Historical revisionism in the USSR", Radical History Review 44, avril 1989, p.32 à 61, p.41.

(17) Roberte Berton-Hogge et Marie-Hélène Mandrillon, loc. cit., p.34, note (31).

(18) Alexandre Tsytko: "Les sources du socialisme", cité par Len Karpinski, "Le stalinisme provient-il du marxisme?", Les Nouvelles de Moscou, 16 avril 1989, p.8 et 9.

(19) Oleg Volkov: "Réflexions sur la transparence" Cahiers du samizdat 123, novembre-décembre 1986, p.25 à 36, p.32.

(20) Jean-Jacques Marie: "Staline, un simple Caligula paranoïaque?", Le Monde diplomatique, août 1988, p.12-13.

(21) Jean-Marie Chauvier: L'U.R.S.S.: Une société en mouvement, Paris, Editions de l'aube, 1988, p.83.

(22) Mikhaïl Gorbatchev: "Oktiabr i perestroïka: revolioutsia prodoljaetsia" (Octobre et la restructuration: la révolution continue) Pravda, 3 novembre 1987, cité par Roberte Berton-Hogge et Marie-Hélène Mandrillon, loc. cit., p.25-26.

(23) Mikhaïl Guefter: "Staline est mort hier", Iouri Afanassiev et al., op. cit., p.60 à 98, p.91. (propos recueillis par Gleb Pavlovski)

(24) La lettre de Nina Andreïeva a entraîné un très vif débat en Union soviétique. Un tollé de protestations, venant de la part des intellectuels engagés pour la cause de la perestroïka, a fait suite à la parution de cette lettre. L'impact a été si fort dans le pays que l'édition française de l'ouvrage La seule issue, dirigé par Iouri Afanassiev, publie le texte de cette lettre.

(25) Nina Andreieva: "Je ne peux pas transiger sur les principes", Iouri Afanassiev et al., op. cit., p.544 à 547, p.544.

(26) Ibid., p.545.

(27) Ibid., p.547.

### CHAPITRE III

#### LA REEVALUATION DU STATUT DE DEUX ANCIENS "ENNEMIS DU PEUPLE" ET SES CONSEQUENCES

### CHAPITRE III

#### LA RÉÉVALUATION DU STATUT DE DEUX ANCIENS "ENNEMIS DU PEUPLE" ET SES CONSÉQUENCES

##### A) Le cas Nicolas Boukharine

Le dossier des réhabilitations de plusieurs grands personnages de l'histoire de l'Union soviétique traîne depuis longtemps sur les tablettes du pouvoir central. Les cas d'une multitude d'accusés des malheureusement célèbres procès de Moscou tenus dans les années 1930 font partie de ce dossier (1). L'un d'eux nous intéresse de façon plus particulière; il s'agit de Nicolas Boukharine, accusé puis condamné à mort lors du procès du "bloc des droitiers et des trotskystes", troisième grand procès de Moscou, tenu en 1938.

A première vue, la pertinence de revoir le statut de Boukharine dans l'historiographie soviétique peut ne paraître intéressante que du strict point de vue de l'historien. Mais des faits tels que le report indéfini d'un examen plus approfondi du personnage et de son rôle historique nous portent à croire qu'au contraire, loin de

se limiter à un aspect exclusivement historique, l'apport de Boukharine pourrait servir d'autres intérêts et ultimement soutenir d'une certaine façon la perestroïka (2). C'est une des raisons qui nous incitent à relater le processus de sa réhabilitation enclenché depuis peu dans son pays natal. Avant d'approfondir davantage l'étude du "cas Boukharine", relatons les principaux éléments de sa pensée.

Si l'on fait exception de la période révolutionnaire, c'est-à-dire de 1917 à 1920, pendant la guerre civile, Boukharine n'est pas réputé pour son ultra-gauchisme. Au contraire, la majorité de ses écrits porteront sur la condition paysanne et sur la manière d'entraîner celle-ci dans la voie du socialisme. Parmi les bolcheviks, il se fait l'apologiste de la N.E.P., la nouvelle politique économique préconisée et introduite par Lénine en 1921. Comme on le sait, la N.E.P. constituait un recul du socialisme, dans la mesure où elle consacrait la privatisation relative des terres, octroyait la possibilité aux paysans de commercer de façon privée, etc. La fin de la difficile période de la guerre civile obligeait le pouvoir central à lâcher du lest en direction de la paysannerie pour ainsi nourrir le reste de la population soviétique.

Boukharine laissa sa marque dans l'histoire de l'U.R.S.S. en se faisant l'un des plus ardents défenseurs de la paysannerie. Selon F. Bourlatski, il était le porte-parole d'une des deux options qui s'offraient aux dirigeants dans la marche vers le socialisme (3). Au cours de la période mouvementée qui suivit la mort de Lénine, plusieurs courants s'affrontaient: les partisans d'une superindustrialisation, regroupés autour de Léon Trotsky, voulaient accélérer l'application des mesures de nationalisation de l'économie, pour eux essentielles dans la voie vers le socialisme que l'Etat voulait emprunter. Ils préconisaient un développement accéléré de l'industrie au détriment de l'agriculture. De l'autre côté, un courant théorique pro-paysan se développait au même rythme. Le principal personnage représentant ce courant était Nicolas Boukharine. Soucieux d'atteindre le socialisme par des voies non répressives, il se fera le défenseur inconditionnel du prolongement de la N.E.P., la meilleure voie qui mène vers le socialisme pour un pays sans infrastructure industrielle importante, pour un pays agraire. Stephen Cohen illustre la pensée de Boukharine:

L'économie mixte de la N.E.P. lui sert de fondement, elle apparaît comme la structure adéquate permettant la transition vers le socialisme.(4)

Le terme de transition est très bien choisi par Cohen pour démontrer la philosophie économique de Boukharine, la théorie du "socialisme à pas de tortue". Boukharine raisonne dans les termes suivants: dans le cas de l'Union soviétique, le rapport de forces se lit comme suit: il existe trois principales classes sociales dans le pays, soit le prolétariat, la bourgeoisie montante qui profite de la N.E.P. pour s'enrichir (nepmen, koulaks, etc.) et la paysannerie. La classe la plus importante numériquement est cette dernière. Avec la mentalité qui lui est propre, la paysannerie ne peut à elle seule développer un projet original de société, comme celui du socialisme par exemple; elle est obligée de se rattacher soit à l'une ou à l'autre des classes existantes, la bourgeoisie ou le prolétariat. La lutte en sera donc une de séduction: la classe qui saura le mieux s'y prendre s'accaparrera la paysannerie et dominera ainsi la structure sociale du pays.

Selon Boukharine, la "gauche" qui sous-estime l'importance de la classe paysanne ne peut oeuvrer véritablement pour le socialisme. En effet: "Une dictature du prolétariat qui est en guerre avec la paysannerie [...] ne peut en aucune façon être forte".(5)



En guise de réponse à cette "gauche" qui ne jure que par l'industrialisation rapide du pays au détriment de la paysannerie, Boukharine leur répond ceci :

Nous ne voulons pas conduire le petit paysan au communisme à coups de bâton et l'y pousser avec les ruades du communisme de guerre. Une telle attitude a été et est encore fautive, incorrecte, inadéquate du point de vue du socialisme.(6)

Dans la pensée de Boukharine, le meilleur moyen à employer pour développer le socialisme en U.R.S.S. est la compétition économique. En développant une industrie branchée sur les besoins des paysans, c'est-à-dire une industrie de biens de consommation, on met ainsi toutes les chances de son côté; la concurrence économique entre industrie bourgeoise et industrie prolétarienne nationale décidera ultimement du caractère social du pays dans les années à venir. Le point central est de satisfaire les besoins de la paysannerie, lui montrer que la voie prolétarienne est la plus avantageuse pour elle. A son avis, "...la croissance industrielle dépend du développement de la consommation".(7) La création de coopératives agricoles s'inscrit dans le même ordre d'idées. Le regroupement d'acheteurs implique des marchandises offertes à meilleur prix, profitables aux paysans, mais :

"Evidemment, on n'arrivera pas du jour au lendemain à les persuader que leur intérêt est d'unir leurs lots de terre" (8), dit Boukharine. Mais l'essentiel est de travailler à convaincre les paysans du bien fondé de ces coopératives pour eux. C'est dans un travail à long terme que Boukharine situe le meilleur chemin qui mène au socialisme, chemin en tous points réformiste, partisan des méthodes douces pourrait-on dire, du développement socialiste de l'économie dans le cas précis de l'Union soviétique:

...il est indispensable que les membres de notre parti, qui dirigent les organes soviétistes, renoncent à la méthode des ordres et des injonctions pour adopter celle de la persuasion.(9)

En rapport avec ce qui vient d'être dit, on peut comprendre la volonté gorbatchévienne de procéder à une réévaluation du cas de Boukharine. Sa pensée pourrait fort bien servir à l'avancée de la perestroïka. Après un peu plus de vingt ans, on assiste à un véritable "dégel" historique. En effet, Boukharine, cet "odieux croisement de porc et de renard" selon l'expression colorée du procureur Vychinski, retrouve son vrai visage, 50 ans après son exécution et vingt ans après une première tentative infructueuse.(10)

## B) Les conséquences de la réhabilitation de Boukharine

La qualité de grand défenseur des intérêts de la paysannerie de Boukharine, tel que nous l'avons examiné précédemment, donne une légitimité - si besoin est - à sa réhabilitation politique qui a été décidée en 1988. Dans la mesure où le processus de réécriture de l'histoire soviétique constitue une arme puissante pour Gorbatchev dans son programme de perestroïka, la réhabilitation de Boukharine apporte de l'eau au moulin. De fait, sur le plan théorique, la pensée de Boukharine apporte un certain soutien à la perestroïka:

En réhabilitant Boukharine, Gorbatchev renoue sur le plan théorique avec les années 20, authentiquement léninistes, où régnaient encore certaines formes de pluralisme, celles précisément que l'on réintroduit à présent.(11)

Gorbatchev ne cache d'ailleurs pas qu'il se réfère à la période de la NEP pour alimenter sa perestroïka:

Nous nous en rapportons de plus en plus souvent, de nos jours, aux derniers ouvrages de Lénine, et nous en analysons les idées sur la Nouvelle Politique économique [la NEP] afin de dégager de cette expérience tout ce qui est précieux et nécessaire aujourd'hui.(12)

L'avantage de procéder à la réhabilitation de Boukharine est double: il permet à M. Gorbatchev de favoriser une décollectivisation des terres d'une part, et d'autre part de revenir à une forme de léninisme, sacro-saint symbole du pouvoir communiste.

La NEP de 1921, qui avait autorisé une certaine forme de pluralisme sur le plan économique, pourrait ressembler à la perestroïka actuelle. Si c'est le cas, la réhabilitation de Boukharine gagne en pertinence et devient significative. En effet:

Selon le journal [La Pravda], le projet de Boukharine consistait à améliorer le fonctionnement de la Nouvelle politique économique de Lénine, qui avait permis à la libre entreprise de se développer. Le message de la Pravda est clair: le pays a pris un mauvais virage en choisissant la méthode de Staline plutôt que celle de Boukharine, décision que M. Gorbatchev tente apparemment d'inverser.(13)

Le caractère éminemment réformiste du programme économique de Nicolas Boukharine ajoute du poids aux réformes que Gorbatchev désire entreprendre. Ces réformes préconisent effectivement une intégration pacifique de la paysannerie au socialisme, contribuant à la création d'un "socialisme de marché", si cher à Gorbatchev. Ce

socialisme permettrait aussi, peut-être, d'alléger les problèmes d'approvisionnement que vit l'Union soviétique actuellement.

Ces considérations sont importantes, certes, mais le fait capital est que l'on assiste à une critique des politiques qui ont été menées par un des dirigeants précédents, en l'occurrence Staline. Le savoir-pouvoir de l'omnipotent Parti connaît un raté, phénomène inconcevable dans la logique interne de ce régime. Daniel Vernet rend compte de l'esprit de la thèse esquissée ici:

...les intellectuels  
gorbatchéviens, en reconnaissant la  
possibilité de deux politiques  
concurrentes, ouvrent une brèche dans  
le monolithisme du parti. Si une autre  
politique était possible en 1928, de  
quel droit le parti soviétique et sa  
direction prétendraient-ils détenir *hic  
et nunc* le monopole de la vérité?(14)

Pour conclure, citons Bernard Guetta du quotidien Le Monde, au sujet du Boukharine que l'on redécouvre: "Non seulement Boukharine n'était pas une "hyène sifflante", mais il avait raison".(15) Dure vérité s'il en est une. Mais la réhabilitation du "chef du bloc des droitiers"

entraîne une autre conséquence tout aussi fondamentale, relevée par l'historien Jacques Baynac :

Réhabiliter Rykov et Boukharine, tous deux partisans d'un gouvernement de coalition socialiste, tous deux partisans du pluralisme dans le parti, et tous deux, à un moment de leur vie, dressés contre Lénine, n'est donc pas du tout aussi innocent que cela semble l'être. En tous cas, les réhabiliter politiquement ouvre la possibilité de discuter la politique de Lénine, de se demander si, à cause de lui, on n'a pas fait fausse route depuis octobre 1917.(16)

### C) Le cas Léon Trotsky

Si Nicolas Boukharine est un personnage d'envergure dans l'histoire de l'Union soviétique tant par son rôle historique que par ses écrits politiques, que dire de Léon Trotsky? Considéré à juste titre comme l'homme le plus important et le plus connu après Lénine en Russie soviétique, Trotsky connaîtra un destin tragique. Est-il pertinent de rappeler que Lev Davidovitch Bronstein, dit Trotsky, fut président du soviet de Pétrograd lors de l'insurrection victorieuse d'Octobre 1917, fut également le fondateur de l'Armée rouge, et ainsi de suite. Malheureusement pour lui, ses différends politiques avec Staline pendant les années 20 lui vaudront l'exil en Asie centrale, l'exclusion du Parti et finalement la mort par assassinat, après un second exil au Mexique en 1940. Par ailleurs, l'apport de Trotsky à la perestroïka est beaucoup moins évident qu'il peut l'être pour un Boukharine par exemple. En retraçant sa carrière à travers quelques unes de ses oeuvres, nous tenterons de relever l'importance d'une éventuelle réhabilitation - car elle n'est pas encore complète - de Léon Trotsky dans le paysage historique soviétique.

Quiconque s'intéresse à l'U.R.S.S. n'est pas sans savoir que toute référence à Trotsky était considérée comme le sacrilège ultime en regard de la Révolution et du socialisme dans ce pays. A première vue, cela est facile à comprendre; il fut le seul bolchevik à avoir élaboré une critique sérieuse du système bureaucratique qui se développait pendant les années 20, et il fut également le seul à ne pas s'être repenti de ses "fautes" à l'égard de la "ligne juste" que suivait le Parti à l'époque. Il a persévéré dans ses critiques à l'égard de la politique stalinienne jusqu'à sa mort. Doué d'un talent sûr pour la polémique, il n'hésitera pas à critiquer farouchement Staline et le système répressif qui prenait forme en Union soviétique. Dès 1923, alors que Lénine, traqué par la maladie, est à peu près absent de la scène politique, Trotsky constate plusieurs faits, d'importance capitale pour lui, tous reliés au détachement graduel du Parti d'avec les masses ouvrières. Cela se traduit par la transmission des directives d'en haut, sans prise en compte du point de vue du "bas", des masses:

...le Parti vit en quelque sorte dans deux étages: l'étage supérieur, où l'on décide, et l'étage inférieur où l'on ne fait que prendre connaissance des décisions.(17)



La situation historique d'alors nécessite une réorientation de toute l'idéologie du Parti. Trotsky mentionne les étapes qu'a franchies le Parti communiste:

On peut schématiquement en partager l'histoire en quatre périodes: a) préparation d'un quart de siècle allant jusqu'à Octobre; b) Octobre; c) période consécutive à Octobre (lisez; période du communisme de guerre: G.C.); d) "Cours nouveau", c'est-à-dire période dans laquelle nous entrons.(18)

Suite à son analyse, Trotsky recommande un passage à un "stade historique plus élevé".(19) Au moment où est terminée la période du communisme de guerre, où la révolution n'est plus en danger immédiat de se faire écraser, la politique basée sur la discipline de fer du Parti, qui se traduit entre autres par l'interdiction des fractions, doit être mise de côté. A partir de ce constat, le Parti, en tant que force consciente et organisée de la classe ouvrière, doit relever le défi et travailler à la construction du socialisme. Pour ce faire, le premier pas consiste à "desserrer la vis" dans les structures mêmes du pouvoir et à encourager la participation de tous les membres du Parti, sans discrimination eu égard à l'occupation actuelle desdits membres, qu'ils soient ouvriers d'usine ou fonctionnaires. Selon Trotsky, il est fondamental que le

Parti se démocratise, car il existe un problème réel à ce niveau, tel qu'il le mentionne ici:

Il est tout à fait évident que les centres directeurs ont d'autant plus de difficulté à appliquer leurs décisions selon les méthodes de la démocratie du Parti que l'avant-garde de la classe ouvrière considère de moins en moins leur politique comme sienne.(20)

Le mot-clé à retenir dans ces fragments d'analyse est bureaucratie. Cette superstructure était efficace dans la mesure où la situation difficile du pays, en proie à l'envahissement par les ennemis extérieurs le commandait. Une fois revenu un calme relatif, la fonction sociale de la bureaucratie devrait s'atténuer progressivement. En fait, selon Trotsky, la situation se développe en sens contraire: en effet, la bureaucratie accentue son importance, tant numériquement que socialement. Elle occupe ainsi le poste de commande, devenant l'organe décisionnel pour les orientations économiques et politiques du pays, faisant preuve d'un esprit de suffisance inadmissible pour un parti prolétarien (21). La direction stalinienne va même jusqu'à citer Lénine pour se justifier. Par exemple:

Les paroles de Lénine: "Qui croit sur parole est un idiot incurable", sont remplacées par cette nouvelle formule: "qui ne croit pas sur simple parole est un oppositionnel".(22)

Il s'ensuit que des sanctions sont prises contre les gens qui osent demander des explications avant de croire les paroles des autorités. Lors des procès de Moscou, tous les accusés seront pris à partie; les gens ayant eu des rapports avec le groupe de l'Opposition, qui regroupait les opposants à Staline et dont Trotsky était à la tête, seront durement punis pour leur "déviation" d'avec la ligne juste.

Trotsky s'insurge contre l'omnipotence du Parti "intérieur", pour reprendre l'expression de George Orwell (23). Sans toutefois remettre en question le principe du centralisme démocratique de Lénine, il s'inquiète de la tendance dirigiste qu'est en train de prendre le Parti, le dépouillant ainsi de son caractère dialectique. La vieille garde du Parti bolchevik, celle qui a fait la révolution, doit être revigorée par du sang neuf. L'afflux de jeunes, d'étudiants, d'ouvriers est nécessaire pour éviter l'enlèvement bureaucratique du Parti (24).

Un autre aspect très important doit être relevé dans les discussions de cette époque: sauf erreur, c'est la première et dernière fois que l'on ose remettre en cause l'autorité de Staline comme secrétaire général, du moins de son vivant. On a souvent rappelé certains éléments du testament de Lénine, la "Lettre au Congrès", qui conseillait d'écarter Staline du poste de premier secrétaire du Parti, texte qui ne sera d'ailleurs jamais publié en U.R.S.S.(25) Trotsky reprendra cette thèse de Lénine pour la développer et aboutir à une condamnation du système bureaucratique qui s'est développé parallèlement avec la montée de Staline dans les hautes sphères du pouvoir (26), jusqu'à son assassinat en exil en 1940, ordonné selon plusieurs sources par Staline lui-même (27).

L'histoire de Trotsky et du trotskysme est donc inséparable de l'histoire du stalinisme. Les deux se sont développés à la même période, à la faveur d'un rapport de forces décisif pour l'avenir de l'Union soviétique. Par la suite, pendant les années de la "Grande terreur", Staline mettra à exécution des chasses aux sorcières perpétuelles visant à traquer les "troskystes", et à les mettre hors d'état de nuire. Effectivement, Trotsky est

l'"incarnation de Judas dans la vision stalinienne de l'Histoire".(28) Les soi-disant groupes subversifs dont les membres ont été "jugés" lors des procès de Moscou avaient tous Trotsky à leur tête: 1- le centre terroriste trotskyste-zinoviéviste, 2- le bloc antisoviétique trotskyste, et 3- le bloc des droitiers et des trotskystes. L'image de l'"ennemi" dans le système totalitaire soviétique était symbolisée, et l'est encore dans la fraction conservatrice aujourd'hui, par Léon Trotsky, ce "démon de la Révolution".

Les fondements actuels du régime que Gorbatchev veut rénover apparurent selon lui avec le stalinisme. Tout ce qui le concerne mérite d'être condamné. Donc, l'opposition des années 20 peut acquérir une certaine légitimité maintenant. Or, le trotskysme a été la plus importante alternative proposée. De plus, il est très difficile de faire abstraction de la pensée de Trotsky quand il est question du stalinisme. En effet:

...on ne peut rien comprendre à Octobre sans connaître son rôle, [qu'] il reste insupportable au régime car il est le seul des anciens dirigeants à avoir proposé une analyse du stalinisme et [qu'] il est urgent de le publier en U.R.S.S.(29)

Ce point de vue révélé par les participants à un débat tenu en Union soviétique vaut la peine d'être noté car il démontre l'intérêt soulevé dans le pays par la réévaluation du statut de Trotsky dans l'histoire officielle soviétique. La proclamation de l'existence de Trotsky sous une autre forme que celle de la pure incarnation du Mal revêt une très grande importance, tant historiographique que proprement politique à l'heure de la glasnost et de la perestroïka.

## D) Les conséquences de la réhabilitation de Trotsky

Incarnation de l'Antéchrist dans l'idéologie soviétique depuis Staline, l'évocation du nom de Trotsky suscite encore les passions en Union soviétique. En dépit de la demi-condamnation de Staline officialisée au XX<sup>e</sup> Congrès du P.C.U.S., le pouvoir n'a jamais osé aller jusqu'à redonner le statut qui lui revient à Lev Davidovitch Bronstein, dit Trotsky. Partout où son nom est associé à un acte qui oeuvre à la défense de la révolution, ce nom disparaît sans laisser de traces. Les postes que Trotsky occupait demeurent vacants dans les livres d'histoire. En effet, l'historiographie officielle s'en tient à relater les éléments négatifs de sa carrière politique. Ainsi, le passé menchevique de Trotsky est souvent évoqué, de même que ses différends avec Lénine à l'époque de la guerre civile, etc.

Mais depuis deux ans, force est de constater que l'intérêt de la population pour le personnage s'accroît sans cesse. "...au niveau de la société, on observe un intérêt national et logique sur cette question".(30) Par exemple, un historien soviétique mentionne certains postes qu'a occupés Trotsky:

Trotski, ex-membre du Bureau politique du parti, ex-président du Conseil militaire révolutionnaire et ex-commissaire du peuple pour les armées de terre et la marine, ex-compagnon de Lénine, etc.(31)

L'offensive contre le stalinisme ne pouvait faire autrement que réinsérer Trotsky dans le décor historique soviétique, celui-ci étant son adversaire le plus acharné. Ce qui devient plus intéressant à ce stade-ci est que le retour de Trotsky sous son vrai visage n'est utile à Gorbatchev que pour une raison: il fut le seul adversaire de Staline à ne pas reculer devant ses menaces. Il n'a pas renoncé à ses idées dans l'espoir de recevoir l'absolution du parti comme l'ont fait Boukharine, Zinoviev et Kamenev, pour ne citer que les plus importants. En un sens, le caractère prétentieux et orgueilleux de Trotsky, tel que le mentionnaient les historiens soviétiques, se trouve légitimé ici, puisqu'il a préféré la fidélité à ses principes plutôt que la fidélité au parti, même si cela lui a pris presque 10 ans pour prendre cette décision, très importante pour un bolchevik. Sous cet angle, la possible réhabilitation de Trotsky, sur laquelle on se perd en conjectures puisqu'il n'a jamais été jugé et que donc il ne peut être réhabilité (32), fait ressortir un problème, une carence



dans le système soviétique. La toute-puissance du parti n'a pas réussi à apprivoiser Trotsky. Même si ce dernier considérait que le parti était l'instrument nécessaire à la construction du socialisme, cela ne l'a pas empêché d'attaquer la direction du dit parti, à savoir Staline et le type de système qui se mettait en branle à cette époque. En exil, il a mené la lutte contre le P.C.b. de l'U.R.S.S. jusqu'à son assassinat en 1940.

La réinsertion de Trotsky dans l'histoire soviétique n'apporte pas grand chose au soutien de la perestroïka telle que l'entend Gorbatchev. Hormis sa qualité d'adversaire inconditionnel de Staline, le reste de sa pensée ne contribue qu'indirectement à aider Mikhaïl Gorbatchev dans ses réformes. En effet, Trotsky considérait que le Parti, sous la forme qu'il avait à l'époque où il vivait - et qui est d'ailleurs sensiblement la même aujourd'hui - ne méritait pas mieux que d'être renversé. En effet:

Il ne s'agit pas seulement de remplacer une équipe de dirigeants par une autre. Il s'agit de changer les principes mêmes de direction de l'économie et de la culture.[...] Il faut une seconde révolution.(33)  
(souligné par nous)

Nous avons vu auparavant que Trotsky préconisait une industrialisation rapide, basée sur l'industrie lourde, qu'il était partisan de la collectivisation des terres, coordonnée avec le développement industriel il est vrai bref, à l'antipode des réformes que Gorbatchev désire mettre de l'avant. L'hypothétique réhabilitation de Trotsky ne sert donc pas beaucoup Gorbatchev et sa perception de la perestroïka. L'aspect sur lequel Trotsky peut être utile à la perestroïka, entendue au sens d'une démocratisation réelle du système, est relevé par Alexandre Adler :

La réintégration du plus grand adversaire historique de Staline, fût-ce sous une forme atténuée, dans le courant principal de l'histoire soviétique, si elle se poursuit jusqu'à son terme, représente, dans l'ordre symbolique, une césure totale avec l'idéologie stalinienne.(34)

Sur le strict plan de l'opportunisme politique, Gorbatchev pourrait aussi bien perdre que gagner à une réhabilitation politique de Trotsky. Mais, du fait que Trotsky est inséparable de la période qui coïncide avec les débuts du stalinisme, il était nécessaire de remettre son dossier à l'ordre du jour. Le processus menant à sa possible réhabilitation n'avance d'ailleurs pas très rapidement :

En ce qui concerne la réhabilitation de Trotski et d'autres personnages de notre histoire, elle progresse moins vite qu'on le voudrait, car les idées reçues, les mensonges et, parfois, tout simplement l'incompétence demeurent vivaces.(35)

Esteban Volkov, petit-fils de Trotsky, donne deux raisons très importantes de procéder à la réhabilitation de son grand-père:

...si Trotski n'est pas lavé avec des accusations formulées contre lui (sic), cela signifie que les innocentes victimes de la terreur stalinienne furent accusées à juste raison et qu'elle ne peuvent non plus être réhabilitées.(36)

La société civile y trouverait également son compte:

Si les Soviétiques pouvaient lire les oeuvres de Trotski aussi librement que les articles sur lui, ce serait merveilleux. Ils pourraient alors se former une opinion plus juste et, ce qui importe surtout, une opinion indépendante de ses idées.(37)

Encore une fois, c'est la possibilité de connaître une interprétation différente des événements de l'histoire soviétique offerte à la société civile qui représente la conséquence majeure de la réhabilitation -

juridique - de Trotsky, en ce sens qu'elle permet potentiellement de réactiver l'énergie longtemps refoulée de la population soviétique.

## NOTES

(1) Voir l'ouvrage de Nicolas Werth: Les procès de Moscou, Bruxelles, Editions Complexe, 1987, p.78.

(2) Alexandre Adler: "Moscou réhabilite ses pestiférés", Libération, 6-7 février 1988, p.14-15.

(3) Aleksandr M. Nekrich: "Perestroika in History: The First Stage", Survey vol 130, no 4, June 89, p.22 à 43, p.35.

(4) Stephen Cohen: Nicolas Boukharine - La vie d'un bolchevik, Paris, Maspéro, 1979, p.215.

(5) Nicolas Boukharine: "Partiia i oppozitsionnyi blok, p.52, cité par Stephen Cohen, op. cit., p.202.

(6) Doklad, p.23; <<Soud'by rousskoi intelligentsii>>, Petchat i revolioutsia, no 3, 1925, p.8, cité par Stephen Cohen, op. cit., p.208.

(7) Stephen Cohen, op. cit., p.210.

(8) Nicolas Boukharine: Le socialisme dans un seul pays, Paris, U.G.E. (10/18), 1974, p.123.

(9) Ibid., p.166.

(10) Nicolas Werth, op. cit., p.80.

(11) Alexandre Adler: "Moscou réhabilite ses pestiférés", Libération, 6-7 février 1988, p. 14-15.

(12) Mikhaïl Gorbatchev: Rapport pour le 70ème anniversaire de la révolution d'Octobre, Moscou, Editions Novosti, 1987, p.14, cité par Jacques Baynac: La révolution gorbatchévienne, Paris, Gallimard, 1988, p.134.

(13) "L'URSS distribuera des terres aux paysans", La Presse, 27 août 1988. (source: AFP)

(14) Daniel Vernet: "Les avatars du socialisme soviétique", Le Monde, Edition internationale, 25-31 août 1988, p.1-3.

(15) Bernard Guetta: "Plus d'histoire aux épreuves de baccalauréat soviétique", Le Monde, 27 mai 1988, p.4.

- (16) Jacques Baynac, op. cit., p.170.
- (17) Léon Trotsky: La lutte antibureaucratique en URSS, Paris, U.G.E. (10\18), 1975, p. 80-81.
- (18) Léon Trotsky: Cours nouveau, Paris, Minuit, 1963, (10\18), p.13.
- (19) Ibid., p.15.
- (20) Léon Trotsky, La lutte antibureaucratique en URSS, op. cit., p.89.
- (21) Ibid., p.81.
- (22) Ibid., p.199.
- (23) George Orwell: 1984, Paris, Gallimard, 1982.
- (24) Ibid., p.90.
- (25) Pierre Broué: Le parti bolchevique, Paris, Minuit, 1966, p.202.
- (26) Léon Trotsky: La révolution trahie, Paris, Editions de Minuit, 1963.
- (27) Julian Gorkin: L'assassinat de Trotsky, Paris, Julliard, 1970.
- (28) Jean-Marie Chauvier: L'U.R.S.S.: une société en mouvement, Paris, Editions de l'aube, 1988, p.83.
- (29) Bernard Guetta: "Trotski en débat", Le Monde, 22 novembre 1988, p.3.
- (30) Esteban Volkov: "Léon Trotski dans le contexte du passé et du présent", Les Nouvelles de Moscou, 11 mars 1990, p.16.(propos recueillis par Mikhail Beliat)
- (31) Mikhail Panteleiev: "Léon Trotski dans le contexte du passé et du présent", loc. cit.
- (32) Esteban Volkov, loc. cit.
- (33) cité par Bernard Guetta: "Un pas de plus vers la réhabilitation de Trotski", Le Monde, 7 janvier 1989, p.5.

(34) Alexandre Adler: "Moscou: la revanche de Trotski", Libération, 10 septembre 1987, p.18.

(35) Albert Nekaronov: "Léon Trotski dans le contexte du passé et du présent", loc. cit.

(36) Esteban Volkov, loc. cit.

(37) Ibid.

CHAPITRE IV

LES ENJEUX POLITIQUES FONDAMENTAUX  
DE LA RÉVISION DE L'HISTOIRE EN U.R.S.S.



## CHAPITRE IV

### LES ENJEUX POLITIQUES FONDAMENTAUX DE LA RÉVISION DE L'HISTOIRE EN U.R.S.S.

Avec les deux exemples de la multitude des cas historiques révisés en Union soviétique que nous avons analysés, nous voyons que ceux-ci, une fois leur contenu dépouillé de tout jugement partial, deviennent hautement significatifs. Les questionnements sur Boukharine et Trotsky, de même que sur Staline et le stalinisme, figurent sans aucun doute parmi les plus importants de l'histoire soviétique. La pensée de ces trois personnages clés, une fois qu'elle reprend droit de cité publiquement, suscite inévitablement des remous dans la conjoncture politique du pays.

Le cas de la lettre de Nina Andreieva (1) montre que le débat sur Staline et ses activités est loin d'être évacué. Les plaidoyers en faveur de Staline sont plus nombreux qu'on pourrait le croire en U.R.S.S. L'ouvrage présenté par Irène Commeau-Rufin nous montre que beaucoup de gens qui forment l'actuelle société civile soviétique

font l'apologie de Staline et du stalinisme (2). En voici un exemple, symbolisé par une lettre envoyée au courrier des lecteurs de la revue Ogoniok, hebdomadaire engagé dans la lutte pour la perestroïka:

Votre journal traîne systématiquement dans la boue le personnage exceptionnel de J. V. Staline. La sélection que vous faites du courrier des lecteurs tout comme le contenu des lettres que vous publiez ne brossent pas un tableau fidèle des années 1930-1940.[...] Je veux vivre rue Jdanov à Stalingrad, à Molotov... Je ne veux pas vivre rue du Tsarisme, rue de l'Impérialisme, rue du Sionisme..(3)

A côté de ces défenseurs inconditionnels de Staline existent aussi ses détracteurs opportunistes qui ne cherchent qu'à entrer dans les bonnes grâces du nouveau pouvoir:

Beaucoup de gens voudraient bien sacrifier Staline pour sauver le stalinisme. Cela signifie éluder l'essentiel du problème, éviter la question: dans quelle mesure Staline a-t-il été le créateur et en même temps le produit du système qui s'est constitué pendant qu'il se trouvait au pouvoir?(4)

Malgré tout, les gens qui peuvent se faire entendre publiquement procèdent à des critiques de plus en plus

sérieuses du stalinisme. Le stalinisme est battu en brèche dans plusieurs périodiques et journaux du pays. Cette condamnation du "petit père des peuples" remet sur la table des questions beaucoup plus graves ayant trait au prédécesseur de Staline, soit Vladimir Ilitch Oulianov, mieux connu sous le nom de Lénine. Ce sont ces questions qui solliciteront notre attention ici.

## A) La filiation stalinisme/léninisme

Peu importe le débat ayant pour objet l'histoire soviétique, il existe une période sur laquelle on ne peut porter de jugement négatif: la période des premières années de la révolution qui coïncide avec l'époque où Lénine était le chef du parti et de l'Etat. En effet, à chaque débat historique qui eut lieu depuis l'existence de l'Union soviétique, une seule période a toujours été épargnée: la période Lénine. Le symbole de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre apparaît au-delà de tout soupçon. Aux premiers jours de la glasnost, on appliquait toujours ce même principe, comme nous le confirme Lilly Marcou:

La lecture gorbatchévienne de l'histoire s'appuie sur un certain culte de Lénine. Tandis que les dirigeants de premier plan, depuis 1917, sont critiqués, Lénine apparaît comme au-delà de tout reproche, n'ayant jamais eu tort, n'ayant jamais fait d'erreurs et constituant, par rapport à cette nouvelle lecture, une sorte de garde-fou, de garant et de justicier.(5)

Depuis quelques années, certains historiens pour le moins téméraires ont osé remettre en cause, de façon très

prudente il est vrai, le bien-fondé des mesures prises dès le lendemain victorieux de la révolution, attaquant ainsi par la bande les politiques de Lénine. Pour beaucoup d'historiens qui militent en faveur de la perestroïka, il importe, nous l'avons vu, de procéder à un requestionnement des origines des maux dont souffre la société soviétique actuelle. Une borne à ne pas franchir était posée dès le départ. Elle stipulait clairement que les origines malsaines apparaissaient avec le début du règne de Staline sur le pays. La Pravda a contribué à poser cette limite:

En 1917, les bolcheviks constituaient un parti démocratique, [ce qui implique qu'on ne peut donc faire] remonter la généalogie du stalinisme à Lénine.(6)

Dans un souci de rigueur scientifique, les historiens désirant examiner les origines du stalinisme veulent savoir sur quoi s'appuie ce type original d'organisation sociale. Par conséquent, ils veulent examiner la période qui s'étend de 1917 à 1923. La timidité qu'ils avaient manifestée aux premiers jours de la glasnost va s'effacer graduellement dans la poursuite de ce processus et ils vont aboutir à des conclusions pour le moins dangereuses pour le pouvoir actuel.

Sur cette croyance en l'infaillibilité de Lénine, voici Youri Afanassiev: "...chaque époque cherche en Lénine des réponses à ses questions".(7) Dans un autre texte, plus récent, ce même Afanassiev va un peu plus loin:

Lénine apparaît comme quelqu'un qui connaissait les réponses claires à toutes les questions, qui voyait nettement la façon de construire le socialisme dans toutes ses directions. J'estime qu'il n'en allait pas ainsi.(8)

Il y a cinq ans, un jugement pareil aurait soumis Afanassiev à un interrogatoire sévère, et peut-être à une baisse de promotion sociale. Aujourd'hui, au contraire, il est perçu comme un des plus puissants défenseurs de la perestroïka, et est aussi directeur de l'Institut des archives historiques. Youri Afanassiev n'est pas le seul intellectuel à remettre en question la sagesse illimitée que l'historiographie soviétique a bien voulu prêter à Lénine. L'historien Mikhail Guefter ose requestionner une opinion de Lénine à l'époque de la N.E.P.:

"De la Russie de la NEP sortira la Russie socialiste". Pour Lénine, c'était une certitude. Il pensait déjà tenir la "Russie de la NEP". Aujourd'hui, nous sommes en droit de nous interroger: n'était-il pas dans l'erreur, prisonnier d'une utopie?"(9)

Tout ceci fait dire à Zbigniew Brzezinski: "...Leninist tradition remained an untouchable sacred cow".(10)

Le dogme de l'infailibilité de Lénine, cause principale du frein de la révision de l'histoire comme le mentionnait Nicolas Werth en 1989 (11), s'effrite peu à peu et paraît sérieusement endommagé un an plus tard. On ne se gêne plus, même en Union soviétique, pour attaquer le symbole Lénine. Youri Afanassiev considère qu'il est temps pour le pays de mettre en doute le marxisme-léninisme comme idéologie servant de fondement du pouvoir soviétique (12). La période de 1917 à 1923 est réexaminée. Par exemple, Len Karpinski dit que:

La politique du communisme de guerre était en fait le délire du pouvoir appelé à aiguillonner l'histoire pour la faire suivre une voie fixée arbitrairement.(13)

En dépit des difficultés qu'a occasionnées la période du communisme de guerre, force est d'admettre que les structures autoritaires ont bel et bien été mises en place à cette époque. Or, qui dirigeait le pays à ce moment-là, sinon Lénine? Le journaliste Karpinski relève donc un point extrêmement important dans le requestionnement autour du règne de Lénine.

En fait, il était difficile de procéder à un remue-ménage de l'histoire soviétique sans toucher au grand leader de la révolution. Zbigniew Brzezinski le mentionnait en toutes lettres:

"...could Stalinism be repudiated not only historically but also in terms of current reality without in some fashion assaulting the real essence and the true legacy of Leninism?"(14)

La logique interne du processus impliquait éventuellement l'examen de la période léniniste. Jean-Marie Chauvier l'a mentionné en 1988:

La remontée aux sources - inévitablement - mène à Lénine, à la révolution, à l'engrenage de la guerre civile. Se posent, aux "chercheurs de vérité", les questions de l'accès aux sources et, surtout, de l'obstacle politique: le "tabou Lénine", d'autant plus difficilement contournable que les références à Lénine sont à la base de l'argumentaire antistalinien officiel.(15)

Si l'on se place du point de vue du pouvoir soviétique, il est très dangereux de réviser l'histoire sans prévoir les conséquences qu'elle peut entraîner:



On ne joue pas impunément, en URSS, avec l'Histoire, fondement du pouvoir communiste, dont la grande majorité des responsables sont l'émanation, dont les anciens combattants et les chefs militaires tirent leur puissance, et sur laquelle l'Etat lui-même fonde sa légitimité.(16)

Bernard Lecomte relève le rôle-clé de l'histoire dans les régimes communistes et sa nécessité d'être toujours bien entretenue. Marc Ferro vient compléter le point de vue de Lecomte:

Incarnant lui-même la classe ouvrière et le mouvement de l'histoire, le parti ne gouvernait que pour autant que ses analyses étaient justes. Son pouvoir était savoir. Il ne pouvait qu'être infailible. La réalité devait se conformer à ce diagnostic. Toute histoire non conforme devait être révisée, car une mise en cause du caractère historique dé-légitimerait à la fois la politique du Parti, sa "ligne", et ainsi, le parti lui-même dans son droit à gouverner".(17)

L'utilisation de l'imparfait dans cet extrait révèle quelque chose de prophétique. Dans la mesure où la glasnost a donné une marge de manoeuvre aux historiens dans leur travail, l'interprétation unique de l'histoire sur laquelle s'appuyait le pouvoir est accompagnée d'autres versions, pas nécessairement compatibles avec

elle. La société peut donc faire son choix. En effet, dans un pays où l'histoire sert de fondement au pouvoir, cela augure très mal pour celui-ci. C'est le prologue à la faillite idéologique du totalitarisme qui se matérialise en Union soviétique. L'importance de l'idéologie a invariablement constitué le centre nerveux du pouvoir, comme l'explique Jacques Lévesque:

La légitimité du régime soviétique repose dans une large mesure sur son idéologie et sa continuité. C'est pourquoi les dirigeants soviétiques sont si jaloux du contrôle exclusif qu'ils exercent sur l'idéologie et son interprétation.[...] Ceci dit, il est bien évident que les dirigeants soviétiques peuvent tricher avec leur idéologie; et ils le font fréquemment, mais avec des contorsions significatives par leur nécessité. Ils ne peuvent toutefois en rejeter des morceaux trop importants sans prendre des risques majeurs.(18)

Des attaques directes ou par la bande contre Lénine et le léninisme constituent à notre avis un risque de cet ordre:

"A break with the Leninist legacy would require nothing short of a basic redefinition of the nature of the ruling party, of its historical role, and of its legitimacy."(19)

Mikhail Gorbatchev le sait mieux que quiconque selon  
Zbigniew Brzezinski:

"The top leaders, including  
Gorbachev, realized that to repudiate  
Leninism entirely and openly would mean  
delegitimizing the Soviet system  
itself."(20)

Et pour consacrer le fait, le numéro 1 de l'U.R.S.S.  
annonce l'abandon, ou du moins une résolution pouvant  
mener à l'abrogation de l'article 6 de la Constitution  
soviétique, article sur le rôle dirigeant du Parti  
communiste que nous reproduisons *in extenso*:

Le Parti communiste de l'Union  
Soviétique est la force qui dirige et  
oriente la société soviétique, c'est le  
noyau de son système politique, des  
organismes d'Etat et des organisations  
sociales. Le P.C.U.S. existe pour le  
peuple et est au service du peuple.

Se fondant sur la doctrine  
marxiste-léniniste, le Parti communiste  
définit la politique générale du  
développement de la société, les  
orientations de la politique intérieure  
et étrangère de l'U.R.S.S., il dirige  
la grande oeuvre créatrice du peuple  
soviétique, confère un caractère  
organisé et scientifiquement fondé à sa  
lutte pour la victoire du communisme.

Toutes les organisations du parti  
exercent leur activité dans le cadre de  
la Constitution de l'U.R.S.S.(21)

Gorbatchev plante lui-même le dernier clou qui officialise l'abandon du léninisme, sur le plan formel, en Union soviétique:

Le renouveau du parti présuppose sa démocratisation profonde et complète et le réexamen des principes du centralisme en mettant l'accent sur la démocratie et le pouvoir des masses.(22)

Le centralisme démocratique auquel il est fait allusion ici, règle d'or du Parti au temps de Lénine, est ainsi ébranlé. "Le centralisme démocratique est l'âme du léninisme".(23) Il s'agit donc d'un évènement très important. Mais il y a plus, comme le mentionne Bernard Guetta:

Plutôt que l'abandon, déjà programmé, du rôle dirigeant du parti - un principe constitutionnel bien évidemment indéfendable à l'heure de la démocratisation, - on retiendra la reconnaissance du principe du multipartisme, plus lourd de conséquences.(24)

A partir du fragment de discours de Gorbatchev et de l'extrait de Guetta, il devient possible de s'interroger sur le léninisme plus profondément, tout en demeurant

dans les limites de la "légalité socialiste". Il devient possible dès lors d'aboutir à la même conclusion que Jacques Baynac:

Et que reste-t-il du léninisme quand on le déstructure en sommant le parti de renoncer sans appel aux méthodes de commandement, son "rôle directeur [devenant] entièrement fonction de [son] prestige réel qui devra être chaque fois confirmé par des démarches concrètes"? Il n'en reste rien.(25)

## B) La mise en marche de la société civile

Il existe un phénomène dont l'importance croît jour après jour et qui démontre que le totalitarisme est bel et bien un phénomène qui bientôt appartiendra au passé en U.R.S.S. : c'est la réanimation de la société civile.

Un des aspects clés du système totalitaire est l'insertion du pouvoir dans toutes les sphères de la vie sociale, qui finit par étouffer le sentiment d'individualité des gens. Une fois l'écluse de l'histoire ouverte, avec les résultats que nous avons évoqués dans ce texte, force est d'admettre que la société civile sort graduellement de son asphyxie. Dans cette section, nous tenterons de démontrer que la société prend vie de manière publique et non plus clandestine, comme elle était dans l'obligation de le faire auparavant.

Selon Nicolas Werth, ce processus de revigoration a manifesté ses premiers symptômes à l'époque khrouchtchévienne. Les problèmes anticipés par les dirigeants soviétiques de naguère sont les mêmes que ceux qui éclatent aujourd'hui :

Les mesures proposées par Khrouchtchev menacent directement les cadres dirigeants de l'appareil du Parti, qui, presque tous, portent leur part de responsabilité dans les répressions de l'époque stalinienne. Ces mesures impliquent en effet que la déstalinisation n'est pas seulement l'affaire du seul Parti, mais que la société peut demander des comptes et des explications. Elles risquent donc de modifier les rapports entre la société et le Parti, par conséquent de toucher l'un des mythes fondateurs de l'Idéologie: celui du rôle dirigeant du Parti, et par extension, à l'édifice entier du système.(26)

Les 20 années de brejnévisme n'ont fait que ralentir un processus mûr pour se mettre en branle dès qu'il en aurait la chance. Ce mouvement latent devait tôt ou tard relancer sa marche.

La critique du stalinisme énoncée par Khrouchtchev dans son rapport au XXè Congrès du P.C.U.S. était en fait davantage une critique de Staline comme personnage qu'une critique du stalinisme en tant que système politique. Le fait que la question revienne à l'ordre du jour démontre que le malaise existe toujours au sein de la société. Il convient dès lors de procéder à un exorcisme total, étendu à l'ensemble du tissu social. Selon Len Karpinski, c'est à cela que doivent servir la glasnost et la

perestroïka: "Il s'agit dans une grande mesure d'un combat pour délivrer la conscience populaire du joug du stalinisme".(27)

Dans la logique d'une glasnost véritable, la renaissance de la société civile représentait un phénomène auquel on ne pouvait passer outre, *a fortiori* dans la phase actuelle où les "icônes", l'une après l'autre, sont désacralisées. Au temps où il était justifié de croire en une modernisation de l'idéologie sans sa démocratisation, au début de la perestroïka, Vladimir Berelowitch faisait état du danger inhérent à cette pratique:

Si le pouvoir peut reconstruire une historiographie, il aura, comme toujours, à chercher un alliage de nationalisme et de léninisme rénové. Il se peut aussi que, par les brèches du dégel, la pensée historique russe se mette à parler à pleine voix.(28)

La deuxième hypothèse se veut être celle qui se réalise actuellement au pays des Soviets. Et elle montre que les gens sont actifs, notamment dans le domaine de la réévaluation du passé.



Le pouvoir totalitaire soviétique s'est toujours présenté comme étant nécessaire, répondant à la logique implacable de l'Histoire, pour accomplir ses desseins. L'histoire de la pensée socialiste, version léniniste, laissait bien peu de place aux masses, héritières choisies pour l'accomplissement de l'idéal communiste. Avec Lénine et ensuite Staline, l'apport des masses à la révolution et à la construction du socialisme s'est retrouvé graduellement amoindri pour devenir à peu près nul. La révision actuelle de l'histoire recèle en germe le moyen qu'a la société de reprendre sa place sur la scène de l'histoire, pour acquérir une certaine autonomie:

Car, au-delà des changements dans la vision des différentes époques, au-delà des réhabilitations et des révélations, il faut voir dans ce processus une société qui se redécouvre dans son passé et qui se revendique comme sujet de l'histoire.(29)

Tout ceci prend l'envergure d'une révolution, tant pour le régime lui-même que pour la discipline historique:

Incapables de formuler une interprétation cohérente du passé [...], les historiens conservateurs

concentrent leurs efforts sur la critique des "démagogues" et sur la paraphrase des positions officielles en matière d'évaluation du passé. La charge contre "les dilettantes, les amateurs et les démagogues", reflète le désarroi de l'establishment historique qui s'est senti soudain dépossédé d'un droit et d'un monopole: celui d'être le dépositaire officiel de la mémoire collective et le seul interprète de la ligne historique définie par les plus hautes instances du parti.(30)

Les citoyens soviétiques prennent conscience de la place qui leur revenait de plein droit dans l'histoire. Depuis quelques années, ils prennent part à toutes sortes de groupements grâce auxquels ils espèrent remplir le rôle qui leur est réservé. En matière historique, la société Memorial qui lutte pour la réhabilitation des victimes du stalinisme est certes le groupe non-officiel le plus imposant et le mieux organisé dans le pays.

### 1) Les activités du groupe Memorial

La preuve peut-être la plus tangible de cette prise de conscience de la catastrophe humaine que fut le stalinisme est la création de ce groupement dont l'importance en termes de membres grimpe sans cesse. La vocation originale du groupe "Mémorial" est de ramasser des fonds pour la construction d'un monument à la mémoire des innombrables victimes du stalinisme et la création d'un centre de recherche sur le phénomène. Le groupe, de par son caractère humanitaire, a réussi à obtenir la sympathie de toutes les sphères de la société civile soviétique, comme en fait foi la déclaration suivante:

"Mémorial" est soutenu par les représentants de toutes les nuances de la palette politique actuelle: des vieux bolcheviks aux membres de l'Union démocratique.(31)

Par ailleurs, le groupe fut: "bénédicté officiellement à la tribune du Congrès du parti [et] a obtenu la légalité idéologique".(32) Ce fait est révélateur; il consacre le droit de cité du groupe Memorial, désormais actif au sein de la société civile soviétique.

Parmi les membres du groupe figure un jeune étudiant de vingt-deux ans, Dimitri Yourazov, qui s'est donné pour tâche de compiler les noms des personnes disparues au cours des années du stalinisme, surtout à l'époque de la "Grande terreur", soit entre 1936 et 1938.(33). Il a même mis sur pied un comité de jeunes historiens de l'Université de Moscou pour l'aider à recueillir des noms de disparus au cours de ce cauchemardesque épisode.

La société Mémorial fait tache d'huile en Union soviétique:

...implantée dans cent huit villes, agglomérations ou régions, chapeautées par des personnalités de poids, disposant de militants convaincus et capables de mobiliser des foules, la société Mémorial, par son existence même, dépasse de fait son objet propre.(34)

En fait, le groupe Mémorial acquiert une importance considérable qui va *crescendo* depuis le début de la perestroïka gorbatchévienne.

---

Selon K.S. Karol, il existe d'autres groupements indépendants:

Les comités de citoyens se sont multipliés en URSS [...] constituant

ainsi les embryons d'une société civile  
qui n'avait jamais existé.(35)

Un ingénieur de Moscou a dit à Alain Schifres, du Nouvel Observateur, que la critique contre les anciens dirigeants du pays a pour effet de provoquer le désarroi dans une population qui n'a plus rien à quoi s'accrocher (36). Etant donné que tous les mythes tombent les uns après les autres, il y a du vrai dans cette assertion. Mais on assiste à une métamorphose sensible des croyances des individus:

Les élections du printemps 1989 sont intéressantes à cet égard, parce qu'elles ont montré que les gens en ont eu assez de croire en quelqu'un et ils ont désormais envie de croire en eux-mêmes.(37)

En dépit de ce réveil de la société qui s'est matérialisé avec les élections de 1989, force est d'admettre que des courants d'idées se réclamant de près ou de loin de l'autoritarisme émergent également. Le groupe Pamiat, force d'extrême-droite la plus en vue d'Union soviétique, fait de plus en plus parler de lui.(38) Bien que ce groupe ne possède qu'un pouvoir limité dans la société civile, il montre que le retour

vers le passé est encore possible. La différence majeure advenant un tel recul est la suivante: ce pouvoir devra se reconstruire une légitimité historique sur laquelle il puisse s'appuyer. Par exemple, il n'est pas exclu que l'armée soviétique mette un frein à la perestroïka en s'emparant du pouvoir. Mais qu'à cela ne tienne; ce nouveau pouvoir serait absolument dépourvu d'assises idéologiques, contrairement au Parti communiste soviétique avant la révision de l'histoire actuelle. C'est en ce sens que la révision de l'histoire consacre la fin du totalitarisme, appelé ainsi parce qu'il repose sur deux éléments: la terreur et l'idéologie. Une fois dépourvu de l'un de ceux-ci, il ne peut plus être totalitaire. Il ne peut qu'y avoir dictature en ce cas.

Le phantasme d'une société une et indivisible du totalitarisme, qui a presque réussi avec le stalinisme, s'effrite peu à peu. On en a une preuve avec les propos de l'historien Afanassiev lors d'un débat public qui a eu lieu à Moscou en 1987:

Un des postulats qui sont morts, c'est l'unité monolithique de notre peuple.[...] Nous ne sommes pas tous gris, éléments d'une même masse, nous sommes différents.(39)

Jusqu'ici, l'exercice de l'autorité par le pouvoir central dépendait de sa capacité à énoncer une ligne générale, transmise par la vérité de la science historique, et à l'imposer par la suite. Ce sont les assises idéologiques du Parti communiste qui consacrent son droit à gouverner. Du moment où l'on tolère la participation d'autres gens ou groupements dans l'interprétation historique, le privilège accordé au Parti ne peut plus être renouvelé dans la mesure où apparaît le coût humain qu'a entraîné la direction du pays par ce parti.

Le réveil de la société civile implique forcément un questionnement sérieux de la légitimité du pouvoir en place. C'est en quelque sorte le commencement de la fin de son règne et aussi, par extension, de celui du totalitarisme. Claude Lefort le démontre ici:

Quand les hommes récusent la toute-puissance des dirigeants, prennent conscience de leurs droits et ne s'accrochent plus au mensonge, il me semble que le totalitarisme est condamné.(40)

En bref, le mouvement social qu'a provoqué la révision de l'histoire a fait émerger des éléments qui questionnent et tendent à condamner le régime qui

prévaut en Union soviétique. La motion de Gorbatchev visant à l'abolition de l'article 6 de la constitution en est la matérialisation. Bernard Guetta l'a mentionné: "...le parti ne fait que suivre à reculons un mouvement depuis longtemps amorcé par la société soviétique elle-même".(41) Selon nous, ledit mouvement trouve un de ses principaux points d'appui dans le requestionnement du passé soviétique. La révision de l'histoire a suscité un vif intérêt dans une société en voie de se manifester publiquement.

Le processus est donc en marche et il laisse prévoir de profonds changements dans l'ensemble du pays. Même si l'initiateur de cette dynamique fut Gorbatchev, il n'en demeure pas moins que le mouvement progresse et se manifeste fréquemment:

Que Gorbatchev ait été ou non "débordé" - on le saura peut-être un jour, mais ce n'est pas essentiel. La dynamique intellectuelle et sociale mise en route par la glasnost devait tôt ou tard - mais ce fut beaucoup plus tôt que prévu - déboucher sur cette révision de l'Histoire. Un tel mouvement culturel ne peut être réduit à une manoeuvre politique.(42)



La révision de l'histoire est capitale pour effectuer des changements en Union soviétique. Au point où elle est rendue, elle augure déjà des modifications profondes qui, à la limite, remettent en cause le modèle "socialiste" de direction du pays. Par exemple, la motion sur l'abolition de l'article 6 de la Constitution remet en cause un des piliers du système politique soviétique. En tous cas, il est certain qu'une dynamique sociale et politique est actuellement manifeste au pays des Soviets, même si le "communisme réel" n'a pas encore épuisé ses limites, comme en fait foi la crise lithuanienne du printemps dernier.

## NOTES

(1) Nina Andréieva: "Je ne peux pas transiger sur les principes", Iouri Afanassiev et al.: La seule issue, Paris, Flammarion, 1989, p.544-547.

(2) Irène Commeau-Rufin (dir): Lettres des profondeurs de l'U.R.S.S., Paris, Gallimard, 1989.

(3) L.A. Jdanov, cité par Irène Commeau-Rufin, op. cit., p. 219.

(4) Literatournaia Rossia, 17 juin 1988, cité par J.-J. Marie: "Staline, un simple Caligula paranoïaque?", Le Monde diplomatique, août 1988, p.12 et 13, p.12.

(5) Lilly Marcou: Les défis de Gorbatchev, Paris, Plon, 1988, p.70.

(6) Bernard Guetta: "URSS: l'enterrement de la "grande révolution d'Octobre" ", Le Monde, 9 novembre 1989, p.4.

(7) Youri Afanassiev: "En s'appuyant sur la vérité et le réalisme", Transparence, démocratie, responsabilité, Moscou, Editions de l'Agence de presse Novosti, 1988, p.21 à 33, p.30. (propos recueillis par T. Menchikova)

(8) Iouri Afanassiev: "La perestroïka a besoin de l'histoire", Iouri Afanassiev et al.: La seule issue, Paris, Flammarion, 1989, p.158 à 178, p.169.

(9) Mikhail Guefter: "Staline est mort hier...", Iouri Afanassiev et al.: La seule issue, op. cit., p. 60 à 98, p.88. (propos recueillis par Gleb Pavlovski)

(10) Zbigniew Brzezinski: The grand failure - The birth and death of communism in the twentieth century, New York, Charles Scribner's Sons, 1989, p.45.

(11) Nicolas Werth: "La transparence et la mémoire - les Soviétiques à la recherche de leur passé", Vingtième siècle no. 21, janvier-mars 1989, p. 5 à 27, p.27.

(12) Jean Daniel, Youri Afanassiev: Cette grande leur à l'Est, Paris, Maren Sell, 1989, p.54.

(13) Len Karpinski: "Le stalinisme provient-il du marxisme?", Les Nouvelles de Moscou, 16 avril 1989, p. 8 et 9, p.9.

(14) Zbigniew Brzezinski, op. cit., p.42.

(15) Jean-Marie Chauvier: L'URSS: une société en mouvement, Paris, Editions de l'Aube, 1988, p.112.

(16) Bernard Lecomte: "URSS: le passé recomposé", L'Express 1889, 18-25 septembre 1987, p.24-25.

(17) Marc Ferro: Comment on raconte l'histoire aux enfants - à travers le monde entier, Paris, Payot, 1986, p.147.

(18) Jacques Lévesque: Le conflit sino-soviétique, Paris P.U.F., Que sais-je?, 1979, p.116.

(19) Zbigniew Brzezinski, op. cit., p.48.

(20) Ibid., p.49.

(21) Constitution (loi fondamentale) de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, Moscou, Editions du Progrès, 1977, p.8.

(22) Mikhaïl Gorbatchev: "Discours prononcé lors de la session plénière du Comité Central du 5 février 1990", cité par Bernard Guetta, Le Monde, 7 février 1990, p.3.

(23) Jacques Baynac: La révolution gorbatchévienne, Paris, Gallimard, 1988, p.174.

(24) Bernard Guetta: "Démocratisation au forceps", Le Monde, 7 février 1990, p.1.

(25) Jacques Baynac, op. cit., p.177.

(26) Nicolas Werth: Les procès de Moscou, Bruxelles, Complexe, 1987, p.77.

(27) Len Karpinski: "Pourquoi le stalinisme ne quitte pas la scène?", La seule issue, op. cit., p. 511 à 542, p.518.

(28) Wladimir Berelowitch: "L'Histoire obéit aux ordres", L'Express 1871, 22 mai 1987, p. 26 et 27, p.27.

(29) Ewa Bérard-Zarzycka: "Des historiens en quête d'un passé - Perestroïka et histoire sous Gorbatchev", Esprit 6, juin 1988, p. 82 à 98, p.97-98.

(30) Nicolas Werth, loc. cit., p.17.

(31) Nina Beliaeva: "Memorial essaie ses forces", Les Nouvelles de Moscou, 22 octobre 1989, p.11.

(32) Ibid.

(33) Aleksandr M. Nekrich: "Perestroïka in history: the first stage", Survey, vol.130 no 4, june 1989, p.29.

(34) B. Guetta: "La société Memorial sur la répression stalinienne a réussi à tenir son congrès constitutif", Le Monde, 31 janvier 1989, p.2.

(35) K.S. Karol: "Jusqu'où veut aller Gorbatchev?", Le Nouvel Observateur 1284, 15-21 juin 1989, p.14.

(36) Alain Schifres: "Dernières nouvelles de Moscou", Le Nouvel Observateur 1284, 15-21 juin 1989, p. 54.

(37) Jean Daniel, Youri Afanassiev: Cette grande lueur à l'Est, Paris, Maren Sell, 1989, p.110.

(38) K.S. Karol: "Haro sur Bronstein", Le Nouvel Observateur 1325, 29 mars - 4 avril 1989, p.9-10.

(39) Youri Afanassiev: "Un temps de changements décisifs - Club de discussion de l'amicale des scientifiques", Cahiers du Samizdat no 129, septembre-octobre 1987, p.27.

(40) Claude Lefort: "Un entretien avec Claude Lefort", Le Monde, 27 octobre 1989. (propos recueillis par Thomas Ferenczi)

(41) Bernard Guetta: "Démocratisation au forceps", loc. cit.

(42) Jean-Marie Chauvier, op. cit., p.117.

## CONCLUSION

La situation en U.R.S.S. évolue à un rythme tel que jouer au devin représente une tâche passablement difficile. Pour ne prendre qu'un exemple, qui aurait pu prévoir que Mikhaïl Gorbatchev lancerait une motion proposant l'abolition de l'article 6 sur le rôle dirigeant du parti communiste, alors qu'une proposition semblable émanant d'Andrei Sakharov fut catégoriquement rejetée par le même Gorbatchev trois mois plus tôt? Cela dit, même si nous n'avons pas l'intention de nous aventurer outre mesure dans des prédictions, nous pouvons émettre quelques hypothèses quant à l'avenir politique en Union soviétique.

Plusieurs "pages blanches" de l'histoire ont été remplies ces dernières années avec la bénédiction du pouvoir central. Nous avons vu que Nicolas Boukharine et plusieurs autres dirigeants bolcheviks, compagnons de Lénine, ont été réhabilités (1). L'U.R.S.S. a reconnu sa responsabilité dans le massacre des officiers polonais dans la forêt de Katyn en 1940 (2). Mais les répressions qui eurent lieu à l'époque de Lénine sont encore passées sous silence. Pour ne prendre qu'un exemple, l'écrasement

de la révolte des marins de Kronstadt en 1921 est toujours soigneusement tu. Les marins qui se sont soulevés à Kronstadt étaient des bolcheviks qui préconisaient un véritable pouvoir des Soviets. L'impact de cet évènement historique révisé et relaté en détail serait immense, car il serait alors impossible de rejeter sur Staline la responsabilité de ces répressions. Mais les attaques plus ou moins voilées à l'endroit de Lénine que nous avons relevées dans le dernier chapitre nous permettent de croire que le temps de rouvrir cette page du grand livre de l'histoire soviétique approche, avec les conséquences que nous avons exposées. L'examen de cet évènement poursuivrait la révision de l'histoire soviétique dans ses aspects les plus fondamentaux.

La perestroïka a acquis la signification d'une véritable démocratisation grâce en particulier à la révision de l'histoire. Le débat existe encore sur le caractère irréversible de cette perestroïka, ce à quoi Iouri Afanassiev réplique:

A partir du moment où le mouvement par en bas est apparu ou ce qui revient au même où la société en tant que telle s'est mise en mouvement, le contenu et le caractère de la perestroïka a radicalement changé. Elle a cessé d'être un projet de réformes impulsées par en haut pour devenir dès lors le cadre concret d'une démocratisation

globale. Et c'est dans cette perspective que la perestroïka peut acquérir un caractère révolutionnaire [...], au sens d'une irréversibilité, d'une rupture radicale de la société soviétique avec son passé stalinien (3).

Le mouvement social existe bel et bien, venant tant du haut que du bas. En effet, partant du bas, une opinion publique se constitue (4), alors que du haut, le Parti communiste est profondément divisé. Le PC, avec la proclamation de la perestroïka, regroupe plusieurs fractions représentant les tendances actuelles existant dans la société soviétique (5). Une incompatibilité grandissante se dessine entre les différents groupes. Certains ont même décidé qu'il valait mieux sortir du parti qui a prouvé son caractère d'imperméabilité à toute réforme substantielle. C'est le cas de l'historien Iouri Afanassiev, qui a remis sa carte de membre récemment (6). Selon Bernard Guetta:

Leur raisonnement est que la résistance opposée aux changements par l'appareil conservateur rendrait de toute manière trop tardive la transformation du PCUS en un parti capable de mobiliser les forces de renouveau. Il vaut donc mieux, à leurs yeux, s'atteler aujourd'hui à la constitution d'autres formations politiques (7).

La démission de Iouri Afanassiev, un des dirigeants de la Plate-forme démocratique, laisse prévoir beaucoup d'activité dans les mois qui viennent en U.R.S.S. En effet, les partisans de la Plate-forme présents au XXVIII<sup>e</sup> Congrès du PCUS ont largement imité son geste. Boris Eltsine a provoqué tout un émoi en remettant sa carte de membre du Parti lors de la clôture du Congrès (8). Il a été suivi par les principaux dirigeants de la Plate-forme, dont les maires de Léninegrad et de Moscou Anatoli Sobtchak et Gavriil Popov, de même que Viatcheslav Chostakovski, autre leader bien en vue de ce groupe (9).

Le PCUS n'est pas étranger à ces démissions en bloc des "radicaux". L'offensive idéologique qu'il a orchestrée au moyen de la Lettre au Congrès tel que le mentionne le journaliste Len Karpinski des Nouvelles de Moscou a forcé la main aux leaders de la Plate-forme encore membres du Parti. Le Parti s'est recroquevillé sur son noyau orthodoxe et exige un fort centralisme, si l'on en croit le contenu de cette Lettre envoyée au mois d'avril à tous les délégués membres du Parti communiste qui seraient tentés de soutenir la Plate-forme démocratique. Dans cette lettre, on parle de



"purification" du parti. Karpinski pose à bon droit la question: "qui va purifier qui?" (10). Selon l'auteur, les membres de la Plate-forme démocratique, les radicaux, sont les premiers concernés par cette offensive.

Cette lettre dénote d'une part qu'un débat est engagé et d'autre part que le Parti communiste a peine à suivre le mouvement démocratique à l'oeuvre dans la société.(11)

Lors du Congrès, les conservateurs du Parti ont désespérément tenté de réaffirmer l'orthodoxie des années de la stagnation (12). Cela augure mal pour le Parti car il est légitime de penser que l'on assistera à son éclatement si ces membres persistent à raisonner selon le mode de pensée stalinien, comme l'estime Len Karpinski:

Il ne reste plus d'opposants, même plus de concurrents, il n'y a plus que des ennemis. Le langage des discussions est remplacé, dans la Lettre ouverte, par celui des représailles (13).

L'initiative des dirigeants de la Plate-forme démocratique de sortir du Parti et de se constituer en parti indépendant est un événement majeur du processus d'éclatement dudit Parti.

Même si l'on a précédemment dit que le léninisme bat de l'aile en U.R.S.S. actuellement, il faut admettre qu'il attire encore à lui certains nostalgiques du passé, de l'époque du centralisme démocratique. Mais qu'à cela ne tienne, ces temps sont révolus. En 1990, au moment où l'U.R.S.S sort de sa paralysie sociale et politique, Len Karpinski met le Parti en garde:

...si ce parti [le PCUS] désire effectivement remporter des succès dans une société de droit, il va falloir changer d'images (sic) et adapter au rôle nouveau tous les éléments de l'organisme du parti (14).

L'opinion de cet analyste, qui est aussi la nôtre, est que le parti communiste soviétique est condamné à se démocratiser s'il aspire toujours à diriger les destinées du pays. L'époque où ce dernier pouvait agir à son gré, nonobstant le point de vue de l'ensemble des individus, appartient au passé. La révision de l'histoire a fait apparaître trop d'événements qui sont venus salir la réputation du Parti qui, s'il demeure inchangé dans ses fondements, ne suscitera jamais plus la faveur populaire. Sa démocratisation, y compris le rejet du modèle stalinien de construction de l'histoire, est la condition *sine qua non* de sa survie dans un système annonçant le

pluralisme et le pluripartisme dans un avenir proche.  
L'historien Dmitri Volkogonov ne s'y est pas trompé en  
soulignant la profondeur du discrédit à surmonter:

Tout le monde a aujourd'hui compris  
[...] que les idées communistes  
resteraient dans l'histoire comme une  
utopie, même si le congrès n'approuve  
pas le changement de nom, nous serons  
obligés d'y procéder dans deux ou trois  
ans.(15)

## NOTES

(1) Alexandre Adler: "Moscou réhabilite ses pestiférés", Libération, 6-7 février 1988, p.14-15, et Michel Tatu: Zinoviev et Kamenev ont été réhabilités", Le Monde, 15 juin 1988, p.1-2.

(2) Sylvie Kauffmann: "Radio-Moscou promet des aveux officiels sur le massacre d'officiers polonais à Katyn en 1940", Le Monde Edition internationale, 12-18 avril 1990, p.3.

(3) Youri Afanassiev: "Perestroika - Glasnost - Réforme", Youri Afanassiev, Marc Ferro (dir.): 50 idées qui ébranlèrent le monde - Dictionnaire de la glasnost, Paris, Payot, Moscou, Progress, 1989, p.442-448, p.445-6.

(4) Ibid., p.445.

(5) Consulter à ce sujet le tableau que brosse Jean-Marie Chauvier: "Dans le labyrinthe des mouvements politiques", Le Monde diplomatique, avril 1990, p.19.

(6) Bernard Guetta: "M. Iouri Afanassiev a rendu sa carte", Le Monde, 20 avril 1990, p.2.

(7) Ibid.

(8) Bernard Guetta: "De la stratégie à la tactique", Le Monde, 14 juillet 1990, p.1 et 4.

(9) "Un nouveau groupe de dirigeants réformateurs quitte le parti", Le Monde, 20 juillet 1990.

(10) Len Karpinski: "Le PCUS: un pas vers la scission?", Les Nouvelles de Moscou, 22 avril 1990, p.5.

(11) Ibid.

(12) Bernard Guetta: "Gorbatchéviens et conservateurs se disputent les faveurs des délégués du PC soviétique", Le Monde, 4 juillet 1990, p.1.

(13) Len Karpinski, loc. cit..

(14) Ibid.

(15) cité par Bernard Guetta: "Les militaires interviennent dans le débat politique", Le Monde, 7 juillet 1990, p.3.

## BIBLIOGRAPHIE

## Ouvrages

- AFANASSIEV, Iouri et al.: La seule issue, Paris, Flammarion, 1989.
- AFANASSIEV, Youri, Marc FERRO et al.: 50 idées qui ébranlèrent le monde - Dictionnaire de la glasnost, Paris, Payot, Moscou, Progress, 1989.
- ARENDR, Hannah: La crise de la culture, Paris, Gallinard, 1972.
- ARENDR, Hannah: Le système totalitaire, Paris, Seuil, coll. Points, 1972.
- BAYNAC, Jacques: La révolution gorbatchévienne, Paris, Gallimard, 1988.
- BOUKHARINE, Nicolas: Le socialisme dans un seul pays, Paris, U.G.E., (10/18), 1974.
- BROUE, Pierre: Le parti bolchevique, Paris, Minuit, 1966.
- BRZEJINSKI, Zbigniew: The Grand Failure - The Birth And Death of Communism in The Twentieth Century, New York, Charles Scribner's Sons, 1989.
- CHAUVIER, Jean-Marie: L'U.R.S.S.: Une société en mouvement, Paris, Editions de l'aube, 1988.
- COHEN, Stephen: Nicolas Boukharine - La vie d'un bolchevik, Paris, Maspéro, 1979.
- COLLECTIF: Histoire du Parti communiste /bolchévik/ de l'U.R.S.S., Montréal, Librairie progressiste, 1976.
- COLLETTI, Lucio: Le déclin du marxisme, Paris, P.U.F., 1984.
- COMMEAU-RUFIN, Irène (dir.): Lettres des profondeurs de l'U.R.S.S.- Le courrier des lecteurs d'Ogoniok, Paris, Ed. du Seuil, 1989.
- Constitution (loi fondamentale) de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, Moscou, Progrès, 1977.
- DANIEL, Jean et Youri AFANASSIEV: Cette grande lueur à l'Est, Paris, Maren Sell, 1989.

- ENGELS, Friedrich: Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande, Paris, Editions sociales, 1976.
- FEHER, Ferenc et Agnes HELLER: Totalitarianism, freedom and democracy, Cambridge, Polity Press, 1987.
- FERRO, Marc: Comment on raconte l'histoire aux enfants - à travers le monde entier, Paris, Payot, 1986.
- FERRO, Marc: L'histoire sous surveillance, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
- GOLDFARB, Jeffrey C.: Beyond Glasnost - The Post-totalitarian Mind, Chicago, The University of Chicago Press, 1989.
- GORBATCHEV, Mikhail: Perestroika - Vues neuves sur notre pays et le monde, Paris, Flammarion, 1987.
- GORKIN, Julian: L'assassinat de Trotsky, Paris, Julliard, 1970.
- HELLER, Michel: La machine et les rouages, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
- HELLER, Michel et Aleksandr NEKRICH: L'utopie au pouvoir Histoire de l'U.R.S.S. de 1917 à nos jours, Paris, Calmann-Lévy, 1982.
- HERMET, Guy et al.: Totalitarismes, Paris, Economica, 1985.
- HOWE, Irving (dir.): 1984 revisited - Totalitarianism in our century, New York, Harper and Row, 1983.
- KOESTLER, Arthur: Le zéro et l'infini, Paris, Calmann-Lévy, 1945.
- LEFORT, Claude: Éléments d'une critique de la bureaucratie, Paris, Gallimard, 1971, 1979.
- LEFORT, Claude: L'Invention démocratique, Paris, Fayard, 1981.
- LENINE, Vladimir I.: Que faire?, Paris, Ed. du Seuil, 1966.
- LEVESQUE, Jacques: Le conflit sino-soviétique, Paris, P.U.F., (Que sais-je?), 1979.

- MARCOU, Lilly: Les défis de Gorbatchev, Paris, Plon, 1988.
- MARX, Karl et Friedrich ENGELS: L'Idéologie allemande, Paris, Editions sociales, 1982.
- MERLEAU-PONTY, Maurice: Humanisme et terreur, Paris, Gallimard, 1947.
- ORWELL, George: 1984, Paris, Gallimard, 1982.
- PAINCHAUD, Martine: Le mouvement Samizdat en Union soviétique: revendications sporadiques ou embryon de mouvement social?, Montréal, U.Q.A.M., 1989. (mémoire de maîtrise)
- SOUVARINE, Boris: Staline, Paris, Plon, 1934.
- STALINE, Joseph: Les questions du léninisme, Paris, Maspéro, 1965.
- STOJANOVIC, Svetozar: In search of democracy in socialism, Buffalo, Prometheus Books, 1981.
- THOM, Françoise: Le moment Gorbatchev, Paris, Hachette, 1989.
- TROTSKY, Léon: La lutte antibureaucratique en URSS, Paris, U.G.E. (10/18), 1975.
- TROTSKY, Léon: Cours nouveau, Paris, U.G.E. (10/18), 1963.
- TROTSKY, Léon: La révolution trahie, Paris, Minuit, 1963.
- WERTH, Nicolas: Les procès de Moscou, Bruxelles, Complexe, 1987.
- ZINOVIEV, Alexandre: Le gorbatchévisme ou les pouvoirs d'une illusion, Montréal, Guérin littérature, 1987.



## Articles

- ADLER, Alexandre: "Moscou: la revanche de Trotski", Libération, 10 septembre 1987, p.18.
- ADLER, Alexandre: "Moscou réhabilite ses pestiférés", Libération, 6-7 février 1988, p.14-15.
- ADLER, Alexandre: "Trotski remis à sa place", Libération, 12 septembre 1988, p.16-17.
- AFANASSIEV, Youri: "Un temps de changements décisifs - Club de discussion de l'amicale des scientifiques", Cahiers du Samizdat no. 129, septembre-octobre 1987, p.26-33.
- AFANASSIEV, Iouri: "Les taches blanches de notre histoire", Le Nouvel Observateur 1200, 6-12 novembre 1987, p.36-37. (propos recueillis par K. S. Karol)
- BELIAEVA, Nina: "Memorial essaie ses forces", Les Nouvelles de Moscou, 22 octobre 1989, p.11.
- BERARD-ZARZYCKA, Ewa: "Des historiens en quête d'un passé Perestroïka et histoire sous Gorbatchev", Esprit 6, juin 1988, p.82-98.
- BERTON-HOGGE, Roberte et Marie-Hélène MANDRILLON: "Le renouveau des sciences humaines en URSS - La déstalinisation en jeu", Problèmes politiques et sociaux, no. 580, 18 mars 1988.
- BERELOWITCH, Wladimir: "L'Histoire obéit aux ordres", L'Express 1871, 22 mai 1987, p.27.
- BERELOWITCH, Wladimir: "L'histoire en cure", Magazine littéraire, mars 89, p.57-60.
- BLANCHET, Pierre: "Des trous dans la mémoire", Le Nouvel Observateur 1284, 15-21 juin 1989, p.16-17.
- BOUTENKO, Anatoli: "Dans un climat de transparence", Transparence, démocratie, responsabilité, Moscou, Agence de presse Novosti, 1988, p.13 à 20. (propos recueillis par Albert Sirotkine)

- CASTORIADIS, Cornélius: "L'effondrement du marxisme-léninisme - 1) La fin d'une orthodoxie", Le Monde, 24 avril 1990, p.1 et 2.
- CHAUVIER, Jean-Marie: "Dans le labyrinthe des mouvements politiques", Le Monde diplomatique, avril 1990, p.19.
- EIDELMANN, Nathan: "Actualité de Pierre le Grand", Autrement, hors série no. 40, septembre 1989, Moscou généreuse et brutale.
- ENTEEN, George M.: "Problems of CPSU Historiography", Problems of communism, september-october 1989, p.72-80.
- FERENCZI, Thomas: "La société contre l'Etat", Le Monde, 27 octobre 1989, p.30.
- GINSBERG, Thomas: "Trotsky pourrait être réhabilité?", La Presse, 18 octobre 1988, p.H-15.
- GLUCKSMANN, André: "Sortir du communisme c'est rentrer dans l'Histoire", Le Monde, 13 octobre 1989, p.2.
- GUETTA, Bernard: "Cent sept intellectuels demandent à M. Gorbatchev de faire ériger un monument à la mémoire des victimes du stalinisme", Le Monde, 18 mars 1988, p.2.
- GUETTA, Bernard: "Plus d'histoire aux épreuves du baccalauréat soviétique", Le Monde, 27 mai 1988, p.4.
- GUETTA, Bernard: "Un monument aux victimes de Staline va être érigé à Riga", Le Monde, 16 juin 1988.
- GUETTA, Bernard: "Remise en cause officielle du rôle militaire de Staline durant la dernière guerre", Le Monde, 22 juin 1988, p.3.
- GUETTA, Bernard: "La réhabilitation politique de Boukharine serait imminente", Le Monde, 25 juin 1988, p.4.
- GUETTA, Bernard: "Boukharine et ses coaccusés de 1938 ont été réadmis au parti à titre posthume", Le Monde, 12 juillet 1988, p.3.

- GUETTA, Bernard: " "On ne peut pas ne pas rendre hommage à Trotski" écrit la "Pravda" ", Le Monde, 11-12 septembre 1988.
- GUETTA, Bernard: "Trotski en débat", Le Monde, 22 novembre 1988, p.3.
- GUETTA, Bernard: "Un pas de plus vers la réhabilitation de Trotski", Le Monde, 7 janvier 1989, p.5.
- GUETTA, Bernard: "La société Mémorial sur la répression stalinienne a réussi à tenir son congrès constitutif", Le Monde, 31 janvier 1989, p.2.
- GUETTA, Bernard: "Eloges de Kerenski et de Trotsky dans la presse moscovite", Le Monde, 22 avril 1989, p.2.
- GUETTA, Bernard: "URSS: l'enterrement de la "grande révolution d'Octobre" ", Le Monde, 9 novembre 1989, p.4.
- GUETTA, Bernard: "Démocratisation au forceps", Le Monde, 7 février 1990, p.1.
- GUETTA, Bernard: "M. Gorbatchev engage l'Union soviétique sur la voie du multipartisme", Le Monde, 7 février 1990, p.1 et 3.
- GUETTA, Bernard: "M. Iouri Afanassiev a rendu sa carte", Le Monde, 20 avril 1990, p.2.
- GUETTA, Bernard: "Gorbatchéviens et conservateurs se disputent les faveurs des délégués du PC soviétique", Le Monde, 4 juillet 1990, p.1.
- GUETTA, Bernard: "Les militaires interviennent dans le débat politique", Le Monde, 7 juillet 1990, p.3.
- GUETTA, Bernard: "De la stratégie à la tactique", Le Monde, 14 juillet 1990, p.1 et 4.
- HUGHES, Candice: "Si la glasnost veut acquérir l'authenticité, il faut réhabiliter Trotsky", La Presse, 4 décembre 1988.
- IONINE, Léonid: "Réflexions sur le film "Le Repentir" ", Sciences sociales no. 4, 1988, p. 237-249.

- KARLINSKY, Basile: "Staline remisé au rang de faussaire", Libération, 13 janvier 1988, p.20.
- KAROL, K. S.: "La dernière bataille de Staline", Le Nouvel Observateur 1215, 19-25 février 1988, p. 35.
- KAROL, K. S.: "Staline en chute libre", Le Nouvel Observateur 1240, 12-18 août 1988, p.33-34.
- KAROL, K. S.: "Jusqu'ou veut aller Gorbatchev?", Le Nouvel Observateur 1284, 15-21 juin 1989, p.13-15.
- KAROL, K. S.: "Haro sur Bronstein", Le Nouvel Observateur 1325, 29 mars-4 avril 1989, p.9-10.
- KARPINSKI, Len: "Le stalinisme provient-il du marxisme?", Les Nouvelles de Moscou, 16 avril 1989, p.8-9.
- KARPINSKI, Len: "Le PCUS: un pas vers la scission?", Les Nouvelles de Moscou, 22 avril 1990, p.5.
- KAUFFMANN, Sylvie: "Un article ambigu des "Nouvelles de Moscou" sur la réhabilitation des victimes du stalinisme", Le Monde, 1 janvier 1988, p.3.
- KAUFFMANN, Sylvie: "Moscou insiste sur le caractère strictement judiciaire des réhabilitations", Le Monde, 9 février 1988, p.6.
- KAUFFMANN, Sylvie: "Radio-Moscou promet des aveux officiels sur le massacre d'officiers polonais à Katyn en 1940", Le Monde édition internationale, du 12 au 18 avril 1990, p.3.
- KOVALTCHENKO, Ivan: "La place de l'histoire dans le système des sciences sociales", Sciences sociales no.3, 1988, p.92-110.
- LECOMTE, Bernard: "URSS: le passé recomposé", L'Express 1889, 18-25 septembre 1987, p.24-25.
- LEFORT, Claude: "Un entretien avec Claude Lefort", Le Monde, 27 octobre 1989.(propos recueillis par Thomas Ferenczi)
- LIZAROV, Boris: "Le silence des archives fermées", Les Nouvelles de Moscou, 30 avril 1989, p.13.

- MARIE, Jean-Jacques: "Staline, un simple Caligula paranoïaque?", Le Monde diplomatique, août 1988, p.12-13.
- MARIE, Jean-Jacques: "Ces historiens soviétiques qui ébranlent l'URSS", L'Histoire 117, décembre 1988, p.52-56.
- MARIE, Jean-Jacques: "Staline sous Gorbatchev", L'Histoire 120, mars 1989, p.51-59.
- MIKOSKA, Jana: "Trotsky, laissé pour compte de la glasnost", La Presse, 23 septembre 1989.
- NERARONOV, Albert, Mikhail PANTELEIEV, Esteban VOLKOV: "Léon Trotski dans le contexte du passé et du présent", Les Nouvelles de Moscou, 11 mars 1990, p.16. (entrevue avec Esteban Volkov recueillie par Mikhail Beliat)
- NEKRICH, Aleksandr M.: "Perestroika in History: The First Stage", Survey vol. 130, no. 4, June 1989, p.22-43.
- NEKRICH, Aleksandr M.: "Histoire et perestroika vues d'outre-océan", Les Nouvelles de Moscou, 8 octobre 1989, p.10. (propos recueillis par Natalia Izumova)
- POLIAKOV, Youri: "La dignité civique de l'historien", Sciences sociales no 2, 1989, p.253-261.
- ROLLAND, Jacques-Francis: "1936 - Staline coupe les têtes", Historama 31, septembre 1986, p.19-24.
- SCHIFRES, Alain: "Dernières nouvelles de Moscou", Le Nouvel Observateur 1284, 15-21 juin 1989, p.52-55.
- SIEGELBAUM, Lewis H.: "Historical revisionism in the USSR", Radical History Review 44, avril 1989, p.32-61.
- SCHERRER, Jutta: "Contre une histoire sans mémoire: Dissidence soviétique et stalinisme", Libre 8, Paris, Payot, 1980, p.56-88.
- TATU, Michel: "Zinoviev et Kamenev ont été réhabilités", Le Monde, 15 juin 1988, p.1-2.

VERNET, Daniel: "Les avatars du socialisme soviétique", Le Monde, Edition internationale, 25-31 août 1988, pp.1 et 3.

VOLKOGONOV, Dmitri et Roi MEDVEDEV: "Le triomphe du tyran, la tragédie du peuple", Les Nouvelles de Moscou, 12 février 1989, p.8-9. (table ronde animée par Ludmila Saraskina)

VOLKOGONOV, Dmitri: "Staline est mort, mais pas le stalinisme", Les Nouvelles de Moscou, 4 mars 1990, p.12-13. (propos recueillis par Dmitri Kazoutine)

VOLKOV, Oleg: "Réflexions sur la transparence", Cahiers du Samizdat 123, novembre-décembre 1986, p.25-36.

WERTH, Nicolas: "La transparence et la mémoire - les Soviétiques à la recherche de leur passé", Vingtième siècle no. 21, janvier-mars 1989, p. 5-27.

## Communiqués, dépêches

"Boukharine et Rykov réhabilités en URSS", Le Monde, 6 février 1988, p.1. (source: AFP)

"La réhabilitation de plusieurs victimes de Staline est confirmée", Le Monde, 29 mars 1988, p.6. (source: AFP)

"Les oeuvres de Trotski publiées à Moscou", Le Devoir, 26 octobre 1988. (source: Reuter)

"L'histoire du parti communiste revue dans les manuels", Le Monde, 28 juillet 1989. (source: AFP)

"Un nouveau groupe de dirigeants réformateurs quitte la parti", Le Monde, 20 juillet 1990. (source: AFP, Reuter, AP)

"URSS: M. Gorbatchev et l'histoire du parti", Le Monde, 14 octobre 1988, p.5. (source: AFP)

L'URSS distribuera des terres aux paysans", La Presse, 27 août 1988. (source: AFP)